1282146

Edouard VENDÉEN

LEURS TÊTES !

ou

La Satire du Siècle.

(Epigrammes, Poèmes, Epitaphes, etc...)

Préface de Charles DORNIER

ÉDITIONS PYTHAGORE
J. CHARLES & BRUNET
7, Rue Séguier
—
PARIS (VI[e])

(sur place)

FLM. 12° 0180

BIBLIOTHEQUE DE SCIENCES PO
1 653 997

“ Principes du Beau ”

d'Edouard VENDÉEN

BLOUD, édit., PARIS (1).

Le livre d'EDOUARD VENDÉEN est une étude complète des principes d'Esthétique, rendue attrayante par la clarté de l'exposition, la grâce lumineuse d'un style épuré à nos sources classiques.

On a l'impression de pénétrer avec l'auteur dans un de ces salons du grand siècle, où de beaux esprits et de belles dames sont l'exemple vivant de leurs causeries, représentent le goût en l'expliquant, donnent de la beauté, en même temps que la définition, le modèle.

Charles DORNIER.

M. Emile BOUTROUX de l'Académie Française :

C'est un ouvrage éminemment personnel, fruit d'une longue méditation, clairement et facilement écrit. Il représente un grand et sincère effort pour la résolution de la question du Beau, etc.

M. Frédéric MISTRAL :

A Edouard Vendéen mes félicitations pour son beau livre : *Principes du Beau* où l'on se retrouve dans l'atmosphère sereine et douce des dialogues de Platon.

C'est un bain de clarté, de fraîcheur et de charme tel que l'azur de la fontaine de Vaucluse, où Pétrarque voyait la poésie de Laure.

Madame Juliette ADAM :

C'est un livre rare par le fond et par la forme et si on le lit en pleine nature on le voit grandir. Enfin il calme beaucoup de doutes, éclaire beaucoup d'ombres...

---

(1) Editions épuisées. On peut trouver quelques exemplaires de ce livre aux Editions Pythagore. Une réimpression aura lieu bientôt.

M. J. GUIBERT supérieur du Séminaire normal :

Il y a peu d'entreprises aussi périlleuses que celles d'écrire sur le Beau, tant d'hommes de génie ont déjà traité le sujet ! Il est aisé dans cette matière de prendre le change et de tenir des erreurs pour des idées personnelles. Edouard Vendéen n'a point eu peur du danger. Il a vu la difficulté, il l'a abordé de front. Son œuvre ainsi que le déclare M. Emile Boutroux, un bon juge, est personnel et sincère. C'est une contribution bien réfléchie et bien écrite à la solution de l'éternel problème de l'Art et du Beau.

M. Jacques BARDOUX, membre de l'Institut.

Les intéressantes lettres d'Edouard Vendéen sur le Beau sont d'un art très classique et d'un souffle très élevé ..

M. Emile BLÉMONT, président honoraire de la société des Poètes Français, auteur de l'Esthétique de la Tradition :

Brunetière a dû tressaillir de joie dans sa tombe en voyant le Beau reconquérir si résolument dans le royaume de l'objectif toute sa supériorité absolue, toute sa rayonnante et indestructible pureté.

M. Jules CLARETIE, de l'Académie Française.

Le livre d'Edouard Vendéen sur le Beau est un livre du plus haut intérêt...

M. Victor-Emile MICHELET, président honoraire de la Société des Poètes Français.

De mauvais philosophes ont apporté la confusion dans les questions esthétiques. Il faut savoir gré à Edouard Vendéen d'y remettre de l'ordre d'une main ferme et d'un esprit réfractaire aux sophismes. Il est remonté aux principes du Beau, et n'en a écrit qu'après une longue et sûre méditation.

M. Sébastien-Charles LECONTE, président honoraire de la Société des Poètes Français :

Les leçons de ce traité d'Esthétique nouvelle sont rigoureuses et profondes. Certain chapitre, comme le Beau arbitraire, est d'une originalité splendide et forte, certain autre, comme le Beau intelligible, est d'une valeur philosophique sans parallèle. C'est d'ailleurs une œuvre aussi divinement écrite que sérieusement pensée...

M. Han RYNER :

Dans une forme noble et souple, Edouard Vendéen a écrit un livre de profonde pensée systématique. Ses réfutations esthétiques antérieures semblent définitives. La doctrine par quoi il la remplace est forte et séduisante. Le premier devoir de l'Edouard Vendéen qui paraîtra au vingt-et-unième siècle sera de démolir le monument de notre Edouard Vendéen... Dans les démolitions que nous applaudissons, comme dans les constructions, nous sommes toujours charmés par une langue pure, claire et qui donne l'impression de la perfection. Comment des phrases si belles ne diraient-elles pas sur le Beau des vérités définitives. . ?

M. Henri VIANNAT :

Ce livre de philosophie se trouve être le plus galant du monde. Car c'est au moyen de dissertations épistolaires dans le goût et dans le style du pur grand siècle qu'il instruit une dame que nous supposons jolie des principes du Beau. C'est simple, clair, précis et Edouard Vendéen établit des vérités telles qu'on s'étonne à les lire qu'elles aient pu trouver des détracteurs.

M. Philéas LEBESGUE :

Ce livre témoigne d'une méthode précise et d'une grande force de pensée.

M. Jean AICARD, de l'Académie Française :

M. Edouard Vendéen aime la clarté, ce qui devient rare, et il a raison ; il y a de l'immuable.

M. H. COURBE :

Edouard Vendéen se montre dans ces pages, penseur, philosophe, écrivain de marque. Ce n'est pas là le travail d'un esprit ordinaire et le style est tel qu'il rappelle au lecteur le grand siècle...

M. Emile BERNARD :

Le très remarquable livre d'Edouard Vendéen est la première pierre de la Renaissance de l'ordre, de la logique, de l'intelligence en France. C'est un ouvrage de pure tradition et de pensée bien latine...

M. Robert de la VILLEHERVE :

Je crois qu'Edouard Vendéen a mille fois raison et que son livre « Principes du Beau » est le premier traité d'Esthétique parfaitement intelligible. Il élucide bien des questions que les

maîtres du Pathos obscurcissent comme à plaisir. Et la belle prose si claire et *française* d'Edouard Vendéen est toute imprégnée de ce XVIIIe siècle où les Français savaient avec tant de correction et de charme parler et écrire... *français*.

M. René GHIL :

On doit louer l'auteur de la composition harmonieuse de ce volume, de sa nette et haute discussion de ramener aux principes naturels l'étude du Beau...

M. Marcel BATILLIAT :

C'est une œuvre forte et grave où sont traitées avec une réelle maîtrise, les questions qui nous passionnent le plus et qui occupent la première place dans nos préoccupations intellectuelles et morales. C'est là un livre noble et beau, un livre nécessaire, lourd de méditation et fourmillant d'idées. De plus, il est écrit en poète autant qu'en philosophe...

M. Jean THOGORMA :

C'est un ouvrage très remarquable. Et grâce à M. Edouard Vendéen l'esthétique cesse enfin d'être une espèce de métaphysique de barbares, il l'a naturalisée *française*... Enfin il pense en *français* et écrit en *français*. .

M. Jean ROYÈRE :

On lit avec un vif plaisir et avec un grand étonnement les « Principes du Beau » d'Edouard Vendéen, car un esprit de son espèce à notre époque tient du prodige. On jurerait à le lire qu'on est en face d'un écrivain du grand siècle...

M. Octave BELIARD :

Disons à la louange d'Edouard Vendéen qu'il écrit comme un maître du grand siècle...

M. Henry d'IVIGNAC :

Edouard Vendéen a développé dans un style d'une pureté classique des théories philosophiques bien intéressantes...

M. Emile DOUSSET :

En lisant les lettres finement écrites d'Edouard Vendéen j'eus la sensation de retrouver un maître du XVIIe siècle. Surmontant toutes les difficultés d'un sujet aride, l'auteur s'élève aussitôt à des hauteurs métaphysiques et détruit une à une les conceptions des Kant et des Schiller. Il ne redoute pas les plus graves aspérités des problèmes qu'il pose et résout avec une parfaite maîtrise ..

M. Nicolas BEAUDUIN :

J'aime beaucoup la clarté, la justesse, l'érudition de ce très beau livre...

M. Gabriel de la MORANDIÈRE :

Cet ouvrage est d'autant plus remarquable qu'il se présente à une époque d'anarchie en toutes choses. En des pages d'un style rare, Edouard Vendéen a défini ce qui est presque indéfinissable : la Beauté...

M. Louis de GONZAGUE-FRICK :

J'ai lu dans un sentiment de parfaite communion intellectuelle les « Principes du Beau » d'Edouard Vendéen et j'admire la noblesse et la clarté de ses idées. C'est bien heureusement que je me déclare un fervent de cette œuvre...

M. Emile MARCENAC :

Comme tant de confrères l'ont déjà écrit, on sent que ce livre est le fruit de longues années de labeur et de méditation. Après les nombreux volumes qui ont voulu définir le beau, depuis les plus anciens philosophes jusqu'aux modernes, M. Edouard Vendéen a eu le rare mérite d'écrire sans pédanterie des pages très claires, point fatigantes du tout. Au contraire, elles captivent comme le sujet qu'elles traitent et dont l'auteur a noté les principaux phénomènes et les traits les plus saillants. M. Vendéen a un grand souci de la langue, son style est très pur, et plusieurs de ces pages nous rappellent les meilleurs maîtres classiques...

M. Marius BOISSON :

Cette œuvre est celle d'un homme qui a beaucoup pensé et à qui la pensée a profité ; alors que tant d'autres ne font qu'errer, il est allé tout droit au beau intégral, c'est-à-dire à la vérité pure. On voit aussi que l'auteur a beaucoup lu et s'est parfaitement assimilé ses lectures. Enfin on doit louer Edouard Vendéen pour son beau style traditionnel et personnel.

LA REVUE PHILOSOPHIQUE : Directeur, **M. RIBOT**, de l'Institut :

A la théorie du Beau d'Edouard Vendéen on peut opposer la diversité des opinions sur la beauté. Mais l'auteur répond que la divergence des jugements esthétiques porte seulement sur le plus ou le moins de beauté qu'il convient de reconnaître dans les choses belles, ou tient à ce qu'on se place à

des points de vue différents qui correspondent aux diverses espèces de Beau ; d'où il suit que le Beau n'en demeure pas moins immuable, absolu... La dernière lettre de l'ouvrage est une réfutation des théories utilitaires. A. JOUSSAIN.

LES SCIENCES PHILOSOPHIQUES :

Edouard Vendéen expose, en un style volontairement classique, une doctrine très absolue mais non moins claire. Il divise le Beau en onze espèces générales. Ailleurs il est dit du Beau de l'homme qu'il y en a de sept sortes et du Beau littéraire, dix. Il éclaire d'ailleurs cette classification *logique* du Beau par des exemples agréables, personnels et bien choisis pour illustrer sa thèse. M. D. Roland GOSSELIN.

L' « ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN » :

Les plus honorables témoignages de la presse philosophiques ont déjà pu être recueillis en faveur de cet ouvrage. Nous n'en citerons que deux. Le premier est de M. Boutroux, le second est de la Revue philosophique dirigée par M. Ribot, de l'Institut... Plus d'un lecteur se trouve dans le cas de Mme X... qui s'impatiente des contradictions des esthéticiens ; de bons juges ont estimé qu'ils trouveront dans l'ouvrage de M. Edouard Vendéen la solution des difficultés...
A. MOUCHART.

L'HEXAGRAMME :

Edouard Vendéen se montre imprégné des auteurs de l'antiquité et des classiques français. Ce savoir ne l'empêche pas de parler de la beauté et surtout de la beauté naturelle avec une fraîcheur d'impression toute neuve et d'avoir écrit un livre original par le ton aussi bien que par la forme...
Manoël GAHISTO.

LE CORRESPONDANT :

Traitant son sujet sans parti pris d'école, s'inspirant avant tout de la nature, et nous donnant sous une forme claire et souple, le résultat de méditations toutes personnelles, l'auteur s'élève sans effort à de hautes considérations sur cette beauté qui, pour lui, est l'expression de l'ordre...

LA REVUE HEBDOMADAIRE :

Ouvrage éminemment personnel, fruit d'une longue méditation, clairement et facilement écrit, etc., dit avec grande raison M. Boutroux. Edouard Vendéen, en effet, rompt totalement avec les esthéticiens et dégage les principes du Beau de la nature elle-même...

NOTES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE :

Edouard Vendéen réorganise entièrement la science du Beau et la ramène à la philosophie naturelle...

LA REVUE FRANÇAISE :

Pour quelques belles pages de Ruskin et de Taine que d'épaisses et mornes dissertations sur le Beau ! Edouard Vendéen a su lui, du moins, conserver à ce thème son intérêt et son charme. En une langue savoureuse et dans le ton du grand siècle, il a condensé son ingénieuse doctrine...

F. JAUMES.

LA HALTE :

L'auteur sait dégager les principes du Beau de la nature elle-même, et ce livre expose avec clarté des idées neuves et des pensées d'une observation exacte et profonde. Tout est à lire dans ce volume d'un haut intérêt d'art psychologique.

Berthe DANGENNES.

LA « PENSÉE CONTEMPORAINE » :

Est-ce une réforme ? Il renferme des éléments excellents et a mérité les éloges de M. Boutroux. .

LA « RENAISSANCE CONTEMPORAINE » :

Ce livre est écrit en un style intelligible à quiconque même n'a jamais fait un seul mot d'esthétique. Et au résumé, c'est une somme, condensation excellente d'une étude étendue et approfondie. Maxime REVON.

L'ARGUS DES REVUES :

Ouvrage éminemment personnel, etc., dit avec raison le grand maître de la philosophie contemporaine : M. Boutroux. En effet, cet ouvrage est remarquable tant par sa grande originalité que par la profondeur des pensées et la beauté d'un style qu'on dirait du XVII^e siècle.

SIMPLE REVUE :

Le traité d'esthétique d'Edouard Vendéen est très estimable. Il est clair et les conclusions de cet ouvrage sont toujours pleines d'intérêt... Henri ALLORGE.

LES « ANNALES CATHOLIQUES » :

Il faut louer M. Vendéen de s'être attaqué avec succès à un sujet aussi ardu et d'en avoir fait jaillir des aperçus personnels. Et félicitons l'auteur de sa logique ordonnée...

CLAVEQUIN-ROSSELOT, professeur-docteur.

LA REVUE DES FACULTÉS CATHOLIQUES de Lille :

M. Edouard Vendéen entreprend tout un traité d'esthétique. Son style large, aisé, a une saveur classique qui fait songer « aux grands épistoliers de France » que connut le XVII^e siècle. Voulant retrouver dans la nature même les principes du Beau, l'auteur s'adonne à une élégante analyse, qui rend son ouvrage éminemment personnel.

L'AMI DU CLERGÉ :

Il y a dans ces pages un sens esthétique rare et une incontestable élévation d'âme...

La « REVUE DU CLERGÉ » :

Le livre est écrit dans une langue aisée et agréable, soucieuse d'exprimer les idées avec clarté qui les fasse entendre sans effort et une élégance qui leur ménage un accueil empressé. L'originalité se marque par la forme adoptée par l'auteur... L'originalité s'affirme encore en ceci que l'auteur prétend se dégager de toutes les théories d'école. Il n'est le disciple de personne, il s'est formé seul ; ou mieux il n'a eu qu'un maître, la nature... Il poursuit avec sincérité sa démonstration et si l'on n'acquiesse pas toujours à son avis, on rend du moins hommage à son talent et on se déclare souvent convaincu. Eug. LENOBLE.

LA « REVUE DE LA JEUNESSE » :

Le livre d'Edouard Vendéen est un essai intéressant de réorganisation de la science du Beau...

LE « GRAND NATIONAL » :

M. Edouard Vendéen publie chez Bloud un volume curieux, bien écrit et fort intéressant intitulé « Principes du Beau »...
P. Th. VIBERT.

« LES RÉFRACTAIRES » :

On aime à respirer dans ce livre une atmosphère d'idéal et de simplicité. La pureté de l'expression donne à l'esprit une satisfaction toute particulière, à la fois d'ordre esthétique et scientifique : l'auteur a le souci du mot juste, il y joint celui d'une forme soignée. Quoique imprégnée de spiritualisme, cette œuvre ne heurte pas l'âme incroyante. Elle en impose par la conviction sereine et la personnalité distinguée. Pour comprendre Edouard Vendéen et sentir sa valeur, point n'est besoin de pâlir sur les manuels de ceux qui s'octroient le monopole de l'esthétique. Anne VÉRONIQUE.

« LES LOUPS » :

Déjà la presse contemporaine a salué comme il convenait les « Principes du Beau » d'Edouard Vendéen. Ce très remarquable livre fait époque dans la littérature française et place son auteur au premier rang des écrivains modernes. Et là — ô prodige — l'exemple est joint au précepte...

BELVAL DELAHAYE.

L' « AMI DE PARIS » :

J'ai lu ce beau livre sans idées préconçues, ainsi que le souhaite l'auteur. Eh bien, je le dis en toute sincérité, le beau m'est apparu dans sa plus radieuse clarté, et je suis comme ébloui de l'éclat de ses mille facettes que la plume habile de l'écrivain fait étinceler dans un langage où la magie des mots est faite de leur simplicité même. J. DELARONCIÈRE.

LA « REVUE DU BAS-POITOU » :

L'auteur aurait pu écrire en sous-titre de son ouvrage : De la manière de composer un chef-d'œuvre et lui-même en donne l'exemple. Je suis certain que Boileau et Voltaire eussent approuvé la composition de cet ouvrage. Quant au style, il est charmant, fin, coloré ; avec les développements faciles de naguère, l'érudition aisée de nos pères. On y trouve à la fois Buffon et l'exquis Bernardin-de-Saint-Pierre des Etudes sur la nature. On y trouve aussi la pointe de malice par quoi s'est distingué Voltaire... Et cette vieille sagesse si aimablement méditée par un moderne est quelque chose d'exquis...

Paul PAYEN DE LA GARANDERIE.

REVUE DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE :

De cette beauté que romanciers et poètes réalisent dans leurs œuvres, M. Edouard Vendéen découvre et analyse les divers éléments dans son livre « Principes du Beau » d'une manière toute personnelle et, comme il le fallait, esthétique. En effet, tandis que la plupart de ceux qui ont parlé de la beauté l'ont fait en termes pédants, obscurs et contradictoires. M. Edouard Vendéen en une forme claire, simple, harmonieuse, qui nous rappelle le ton exquis des conversations et des écrits du grand siècle, analyse toutes les espèces de beautés. Sa conclusion est une sorte d'hymne...

Charles DORNIER.

PARIS-MIDI : Le livre dont on parle.

Cet ouvrage est clairement écrit et c'est un grand mérite pour un livre philosophique. Nous partageons le jugement de M. Boutroux... André BILLY.

L' « ÉCLAIR » :

C'est délicat, clair, spirituel comme du Voltaire, des lettres à M. Thiérot, au Père Porée ou à M. de Vauvenargues. Quant au fond, il est bien de M. Edouard Vendéen lui-même. Et j'estime qu'il a pleinement réussi à faire sortir la science du Beau de la philosophie pédantesque et à la ramener à la philosophie naturelle... Albert LE BOULICAUT.

EXCELSIOR :

M. Edouard Vendéen dans les « Principes du Beau » étudie toutes les formes du beau. Ouvrage sérieusement fait et documenté. René VALBELLE.

PARIS-JOURNAL :

Signalons aux philosophes : « Principes du Beau » d'Edouard Vendéen. Ce livre expose avec clarté des idées personnelles. Il a été accueilli très favorablement par la critique et M Boutroux de l'Académie Française en a fait l'éloge. L'auteur pour s'exercer à la clarté, a étudié tout particulièrement la langue du XVII^e^ siéle. On voit qu'il s'est soumis à cette forte discipline.

COMŒDIA :

Curieux essai d'esthétique qui semble écrit par un penseur du XVIII^e^ siècle. L'ensemble est d'un anachronisme délicieux...
G. DE PAWOLWSKI.

LA MEUSE, Belgique :

M. Edouard Vendéen a écrit là des pages personnelles et sincères dans une langue très claire. Ce livre solidement documenté, apprend beaucoup de choses, nourrit l'esprit en le distrayant. VAN DOOREN,
Docteur ès-lettres et en philosophie.

LA « LIBRAIRIE » :

La forme du livre tout entier est fort plaisante. Un peu encyclopédiste à la façon de Diderot, il donne une idée du beau de l'esprit et du beau de la science. Car M. Edouard Vendéen dégage toutes les sortes de beautés... Léon RIOTOR.

LE RÉFORMISTE :

Le jugement de M. Boutroux sur cet ouvrage est un brevet de haute valeur philosophique et littéraire. Edouard Vendéen prouve avec force que l'ordre est l'expression de toute beauté et son livre peut être lu par tout le monde. Gaston BIGOT.

LA « PATRIE » :

Pour la profondeur des pensées, pour la beauté du style, Edouard Vendéen descend directement des maîtres du XVII[e] siècle. Louis BERVILLE.

ARTS ET SCIENCES :

On trouvera dans cet ouvrage, clairement exposés les résultats de recherches personnelles et de longues méditations. Au surplus ce livre a mérité les éloges de M. Boutroux. Ce nom seul me dispense...

LA FRANCE (de Bordeaux et du Sud-Ouest) :

M. Edouard Vendéen vient de publier chez Bloud, un très intéressant volume dont la presse parisienne a fait les plus vifs éloges. Il a traité son sujet avec une réelle compétence et son livre se lit avec plaisir de la première à la dernière page...

LA « DÉMOCRATIE VENDÉENNE » :

L'œuvre de notre compatriote a été élogieusement appréciée par la plupart des grands journaux parisiens. C'est une des meilleures études consacrées à un sujet défiguré et mis à mal par tant de dissertations vides, sans portée et souvent ennuyeuses... Auguste BARRAU.

L' « EXPRESS DE L'OUEST : »

On sait le jugement que porte sur le livre l'éminent Vendéen qu'est M. Guibert, supérieur du Séminaire normal. Qu'ajouter à ce jugement autorisé et aux éloges dont toute la presse s'est faite l'écho ?

« LA VENDÉE » :

Nous ne saurions mieux faire pour mettre en relief la valeur de cet ouvrage que de reproduire l'appréciation qu'a bien voulu en donner M. Guibert, supérieur du Séminaire normal. Au reste la presse parisienne en a fait les plus vifs éloges...

L' « ÉTOILE DE LA VENDÉE » :

Ce livre a reçu de la presse et du public l'accueil le plus chaleureux. Notre compatriote et nous ne pouvons que l'en féliciter, a évité un écueil redoutable où tant de ses devanciers ont sombré. Il a su produire une œuvre tout à fait personnelle, claire, et en même temps des plus substantielles. Ecrit dans une langue très pure, élégante et spirituelle, à la façon du grand siècle, ce livre possède en lui un caractère prenant et attachant...

LE « BRETON DE PARIS » :

Toute la presse s'est faite l'écho des éloges adressés à M. Edouard Vendéen au sujet des « Principes du Beau ».

LA BOURGOGNE D'OR :

L'auteur ne souhaite qu'une chose c'est qu'on lise son livre sans idées préconçues. Edouard Vendéen détruit, en effet une à une les conceptions des Kant et des Schiller. Son livre est un beau livre, bien français, écrit dans une langue admirable qui rappelle celle des maîtres du XVIII[e] siècle. Et l'on croit en le lisant, savourer un de ces vieux plats à la sauce au vin dont on a gardé le secret chez nous.

A. VILLERMIN.

LE « SEPTENTRIONAL » :

Il semble bien que presque toujours les règles que l'auteur formule sont définitives et seront reprises plus tard. Une tranquille audace inspire ce livre : elle est faite de la confiance en soi que peuvent donner de longues années de méditation profonde, de recherches sincères et servie par un singulier sens critique... Tous les artistes devront lire ce livre et le nom de l'auteur s'imposera dans l'avenir.

Si j'avais connu plus tôt un tel ouvrage, j'aurais employé moins de termes impropres, moins d'expressions nuageuses. Tandis que maintenant... il est un peu tard.

André JURÈNIL.

LA VIE ARRAGEOISE :

Nous sommes heureux de reproduire l'article que le septentrional Jurénil a consacré au remarquable ouvrage d'Edouard Vendéen...

LA PRESSE GRAYLOISE :

Les caractères du Beau M. Vendéen les fixe avec précision et vigueur, avec une clarté d'exposition remarquable et une logique serrée qui a dû faire tressaillir de joie dans sa tombe, dit M. Emile Blémont dans le « Penseur », la grande ombre de Brunetière. Ce livre d'ailleurs a eu l'assentiment très flatteur des maîtres et de la critique... Gaston STARRBACH.

LE FLAMBEAU :

Ce livre est d'un esprit fin, délicat, nuancé qui s'exprime avec grâce et avec une clarté bien française.

Jacques LOURBET.

LES « ANNALES DU PROGRÈS » :

Le bel et bon ouvrage d'Edouard Vendéen a déjà passé les frontières et c'est justice... Paul NORD.

LA JEUNE WALLONIE, Belgique.

Quels sont donc ces principes du Beau que l'écrivain applique pour en vérifier la rigoureuse nécessité, à toutes ses manifestations tangibles, spirituelles, morales ? Ce sont ces principes qui rayonnent sous le ciel lumineux de la Grèce, dans les chefs-d'œuvre définitifs, dans toutes les splendeurs de la création : l'expression de l'ordre, l'harmonie, cadence sacrée, qui règle la symphonie des couleurs, les souples attitudes de la statuaire, comme la mélodie de la phrase musicale...

LE CARILLON, Belgique.

Le livre d'Edouard Vendéen mérite d'être lu et commenté et je sais que sa récente parution eut déjà dans la presse un très remarquable retentissement... Gabrielle RÉMY.

LA « BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE » :

Cet ouvrage très sincère expose avec une méthodique conscience une théorie que l'on ne peut qu'approuver...

PAUL-ANDRÉ.

« LA SOCIÉTÉ NOUVELLE », Mons.

Cet ouvrage très important est écrit sous forme de lettres et l'auteur ne destine pas son œuvre aux disciples d'Hégel et de Lycophron. Son style est naturel, savoureux, dans le ton du grand siècle, et il condence très exactement son ingénieuse doctrine. Maurice GAUCHEZ.

LA BELGIQUE ARTISTIQUE D'ANVERS :

M. Edouard Vendéen s'efforce en un style simple et dépourvu de toute abstraction, de nous faire comprendre que le Beau est basé uniquement sur le principe de « l'ordre » en toutes choses. Et cela, il le démontre excellemment en puisant des exemples dans la nature même. C'est délicieux et reposant à lire... Léon CHANTAVOY.

LA REVUE CANADIENNE :

Edouard Vendéen dégage les principes du beau de la nature elle-même. Et nous partageons le jugement de M. Boutroux sur cet ouvrage...

LE VUTORUL, Roumanie.

Le livre d'Edouard Vendéen est une réfutation des théories du beau arbitraire et une réfutation des théories utilitaires. Et l'auteur étudie tons les phénomènes du beau sur l'âme humaine...

ISIS, Revue d'Egypte.

Nous avons reçu les « Principes du Beau », un très bel ouvrage d'Edouard Vendéen. Nous en reparlerons, car, depuis « L'Art d'inventer les Personnages », nous n'avons rien vu de si profond que les « Principes du Beau ».

Gabriel Guémard.

MYRICŒ, Italie.

Le très beau livre qu'Edouard Vendéen nous donne, est tout étincelant d'images et d'harmonie, nous trouvons avec ses organes et son lyrisme la parfaite âme latine.

Mario Puccini.

REVUE INTERNATIONALE DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES :

Il serait superflu d'insister sur l'importance et la valeur des éloges adressés à l'auteur. Il a su fixer et traduire avec un rare bonheur la beauté des êtres et des choses.

G. Bailly-Rollet

LE « COURRIER DE FRANCE » :

Le succès du livre d'Edouard Vendéen s'est affirmé considérable dès la parution, et il n'y aura bientôt plus un lettré qui ne le possède dans sa bibliothèque. Ceci s'explique aisément. Rencontrer un auteur qui apporte un nouveau sens esthétique n'est pas une aventure banale. Florian-Parmentier.

LEURS TÊTES !

ou

La Satire du Siècle.

LIVRES DU MÊME AUTEUR

Principes du Beau, Bloud, éditeur :
Lettres-Préfaces d'Emile Boutroux et de Frédéric Mistral.

A PARAITRE :

La « Kultur » allemande en France.
La Grèce expirante, Roman.
Le Chapeau à trois cornes, Roman espagnol : Traduction.
Les Chants de la Gloire : Poèmes.

Edouard VENDÉEN

LEURS TÊTES !

ou

La Satire du Siècle.

(Epigrammes, Poèmes, Epitaphes, etc...)

Préface de Charles DORNIER

ÉDITIONS PYTHAGORE
J. CHARLES & BRUNET
7, Rue Seguier

PARIS (VI^e^)

Il a été tiré de cet ouvrage
40 exemplaires numérotés de I à XL
sur velin alfa bouffant
hors commerce

Épitaphe de l'auteur.

Ci-gît qui nous montra le Beau dans sa splendeur
Et l'Esthéticien dans toute sa hideur.
Mais qui fit, malgré lui, poussé par son génie,
Car il avait inné le sens de l'ironie,
La satire du siècle, en prouvant dans ses vers
Que rien n'est à l'endroit, qu'on voit tout à l'envers.
Mais que fait-il sous l'humble terre?
Mortel, n'y vois pas un mystère,
Sous la calotte des cieux
Rien n'est moins mystérieux :
Il aiguise encor sa lame
Pour te faire une épigramme.

....

Il... y dédicace aussi,
Comme l'écrivain mercenaire
Fait à la "Belle Jardinière",
Et la marque la voici :

> à Monsieur Machin Chose,
> homme inconnu, mais plein d'esprit,
> puisqu'il choisit mes vers, ma prose,
> parmi maint livre bien écrit.

Hommage d'un Marchand qui dédicace et livre...
Mais que de tels Auteurs enfin Dieu vous délivre!

Edouard Vendéen

1. Voir "Principes du Beau" d'Edouard Vendéen : Lettres-Préfaces d'Emile Boutroux et de Frédéric Mistral.

PRÉFACE

M. Edouard Vendéen s'était depuis longtemps signalé à l'attention et à l'estime de l'élite des lettrés et du grand public. Son premier livre, « Principes du Beau », présentait, sous forme de lettres écrites dans le plus pur style classique, une étude à la fois complète et nouvelle des principes d'esthétique, dont un Emile Boutroux, un Th. Ribot: deux maîtres de la philosophie contemporaine, louaient l'originale profondeur, où un Frédéric Mistral retrouvait l'atmosphère des dialogues platoniciens, et les écrivains les plus éminents, la langue et le ton du grand siècle.

Or il nous donne aujourd'hui « Leurs Têtes » ou « La satire du siècle », d'une inspiration toute différente, mais en réalité la suite logique, et, si j'osais dire, nécessaire du premier.

La thèse appelle l'antithèse ; l'amour du Beau implique la haine du laid : la foi entraîne le plus doux des disciples à renverser les fausses idoles. Ainsi Edouard Vendéen, nouveau Boileau, en même temps que législateur se découvre satirique, et fustige, avec une alacrité spirituelle, les excès de notre époque,

les modes et les idoles d'un modernisme ridicule, jeunes filles et jeunes gens, financiers et députés, la mode et la philosophie, le cinéma et la Sorbonne, Dada et Charlot, etc., en des épigrammes délicieuses de finesse piquante, de preste ironie, où il ne s'épargne pas lui-même, en des poèmes de vigueur et d'indignation éloquentes.

Dans cette revue des vices contemporains, nulle trace de bile misanthropique, mais la juste et saine franchise d'un « honnête homme » soucieux de tradition, de raison, de mesure et d'élégances françaises. A une époque si profondément attristante, on goûtera vivement ces vers de malice souriante, pétillants de traits, fermes et nets de sens, de sons et d'accent, d'une pensée et d'une langue parfaite.

Aussi M. Edouard Vendéen n'avait-il pas besoin de ma recommandation, d'un poids bien minime en la circonstance, ayant reçu, dès ses débuts, l'investiture des maîtres les plus qualifiés, et je n'aurais pas écrit cette préface si elle ne m'avait donné l'occasion de le remercier publiquement, moins de l'honneur qu'il a bien voulu me faire, que du plaisir qu'il m'a procuré de connaître et d'apprécier son œuvre avant la foule nombreuse de lecteurs qu'il doit justement attirer et séduire.

CHARLES DORNIER.

ÉPIGRAMMES

La jeune fille moderne

Le garçon, sous la charmille,
Ne déprave plus la fille :
C'est la fille, nous dit-on,
Qui déprave le garçon.

*
* *

La belle d'aujourd'hui

La belle d'autrefois portait la crinoline,
Elle nous paraissait désirable, divine,
Avec fort de défense et bon retranchement :
La belle d'aujourd'hui porte à peine un corsage,
Tout se donne, se livre et tout est « ballottage »,
C'est le fort qui se rend.

Sur les notaires

Bidoux adore son notaire
Qui sait toujours si bien lui faire
Une petite ponction.
Et notre homme appelle l'étude,
Assurément, par gratitude,
La salle d'opération.

*
* *

Sur les romanciers

Le romancier Lebeau prêcha tant l'adultère
Que sa femme à la fin, écoutant ses sermons,
Un jour alla quérir chez son bel ami Pierre,
Deux beaux fruits de l'Amour, en un mot, deux garçons.
Pour notre conseilleur, c'était la belle affaire,
Puisqu'il les eut tout faits... Il bondit de colère.
Mais, dit naïvement la mère des garçons,
Pourquoi me donnes-tu tous les jours des leçons ?

Sur les peintres à la mode

Quand vous voyez ces barbouilleurs
Tacher leurs tableaux de couleurs,
Ne croyez point qu'ils veulent rire,
Car vraiment ce serait médire :
Ils font, avec acharnement,
Le dur métier de peintre en bâtiment.

*
* *

Sur les poètes modernes

Dans le sacré vallon, il n'est plus de concert.
Apollon devient triste et tout n'est que désert :
Les poètes sont froids, décharnés, squelettiques,
Tués par leurs jargons et par leurs poétiques.
Chacun d'eux cependant croit trouver le Pérou,
Se creuse le cerveau, travaille comme un fou.
Mais, dit le dieu des vers, quittez donc ce langage,
Nous n'y comprenons rien et c'est vraiment dommage!
—Ah ! tu n'y comprends rien, mais est-ce une raison ?
Sache donc que, pour nous, tu n'es qu'un vieux barbon !

Pour les chefs de l'anticléricalisme

Tout bon Républicain lit dans son Catéchisme :
L'immortel ennemi : C'est le cléricalisme !
Voilà pourquoi Doumer, Briand et Durafour
Demandent en mourant leur Curé tour à tour.

*
* *

Georges Clémenceau à une petite fille

J'étais dans une maison où se trouvait Georges Clémenceau. Il prend une fille pour un garçon. D'où ce bon mot que j'ai noté sur mes tablettes :

Si je te prends, tout de bon,
Ma fille, pour un garçon,
N'en déplaise à ton œil qui brille,
C'est que tu n'as que cinq printemps ;
Mais je suis certain qu'à vingt ans,
Un garçon te prendra toujours pour une fille. (1).

(1) Georges Clémenceau aimait à parler familièrement avec les Vendéens. Sa conversation était émaillée de traits d'esprit, mais il ne faisait point sentir les griffes du tigre. Il employait un esprit bien français, assaisonné de sel attique. Je pourrais ajouter un esprit bien vendéen, car on ne saurait s'imaginer combien les Vendéens aiment l'esprit. Tout là-bas, même chez le villageois, se termine par une chanson satirique ou par un trait de satire.

Le riche

Il est rare, bien rare,
De voir le pauvre, avare ;
Mais le riche, grands dieux !
L'est pour deux.

*
* *

Sur les Avocats et sur les Charlatans

Nous sommes tous deux des oracles
Et nous faisons force miracles,
Disait un jour un charlatan
Au célèbre avocat Alban.
Enfin nous surpassons Eole.
Pourquoi ? dit le maître éminent.
— C'est que d'un moulin à parole,
Nous faisons, nous, sortir du vent.

Contre les faiseurs de charades, devinettes, énigmes et autres sornettes du même genre

Mon premier, dit Grosseau, se sert de mon dernier
Pour manger mon entier.
Dites-moi maintenant... — Et cassez-vous la tête
Pour qu'on dise de vous : Dieu, que cet homme est bête !
Charade, énigme et leurs mots
Sont l'apanage des sots.

*
* *

L'avocat-conseil

Mais que fait ce député
Pour être si bien renté ?
C'est à mourir d'envie
De mener telle vie :
Gros, gras, œil vif, teint vermeil,..
— Il est avocat-conseil.

Aux amateurs du beau langage

C'est formidable !
Quoi ! vous cherchez un mot pour rimer avec able ?
C'est formidable !
— Formidable n'est pas ce mot :
Il rime trop bien avec sot.

*
* *

Nos bons députés !

(Lu sur une affiche qui se trouve dans la buvette de la Chambre des Députés).

Pour éviter au député
D'être en état d'ébriété,
Au nom du bon peuple de France,
La République fait défense :
Aux gros banquiers, Chose et Machin,
De lui donner des pots-de-vin.

Sur la femme

Un nouveau Diogène, une lampe à la main,
Parcourt en plein soleil, et chemin et chemin.
On dirait à le voir qu'il a la mort dans l'âme.
Enfin que cherches-tu ? lui dit-on. — Une femme.

*
* *

Idem

Soit dit à sa louange,
La femme est bonne ou non :
Bonne, mais c'est un ange,
Méchante, ah ! quel démon !

*
* *

Idem

Quoi ! l'homme régner sur notre âme,
Disait Catin à Brindoiseau ;
Mais il ne connaît pas la femme.
Comment le pourrait-il ? répond le damoiseau,
C'est même aussi vrai que je t'aime,
Tu ne te connais pas toi-même.

Idem

Sans dire des patenôtres,
Elle dit blanc aux uns, elle dit noir aux autres.
Les gens de s'écrier : Juste dieu ! qu'elle ment.
Mais non, femme obéit à l'humeur du moment.

*
* *

Idem

La femme est tigre pour la femme,
Mais le tigre, pour dévorer,
S'élance les yeux pleins de flamme.
La femme, elle, n'est que douceur,
Et vous serre fort sur le cœur,
Afin de mieux vous déchirer.

*
* *

Idem

La femme, par nature,
Sait souffrir une injure,
Mais il faut lui donner
Cent ans pour pardonner.

Idem

Tu tiens tête à ta femme,
Soit à l'entêtement,
Es-tu donc un dément ?
Tu peux lui monter sa gamme,
Mettre la maison en flamme,
Lorsque la femme cédera :
La lune dans ta main tiendra.

*
* *

Idem

Son humeur est plus changeante
Que les flots de la tourmente.
Mais quand le temps se fixera,
Son humeur plus ne changera.

Idem

Femme n'est que carmin, que crème, que miroir...
— Femme est aussi ton maître et tu dois le savoir.

*
* *

Idem

J'ai connu B. charmante, un peu grasse, un peu ronde,
Et je dois ajouter la plus brune du monde.
Mais la Mode lui dit : Quittez donc ce sac plein !
Notre belle aussitôt se change en planche à pain.
Quittez, dit-elle aussi, ce vilain teint de brune,
Il est vraiment trop sombre et vous rend trop com-
Et la belle paraît, certes, le diable aidant : [mune.
Jaune d'or, et blond pâle, et fauve, et blond d'argent,
En attendant le teint couleur d'argent, ou mauve.
Mais alors son mari sera sûrement fauve !
Et la femme à grands traits sera peinte, dit-on.
Non pas, car je ne puis peindre un caméléon.

Leur portrait

Ce grotesque barbouillage,
Dit peinture du visage,
N'a, je m'assure, rien de beau.
C'est pourtant un joli tableau !

*
* *

Sur Elmire

... J'ai vingt ans et je puis le dire,
Réplique à son amant Elmire.
— Depuis plus de huit ans que le dit ton miroir,
Tu dois, repartit-il, Elmire, le savoir (1).

*
* *

Sur les vieilles guenons

Le comble du bonheur pour la vieille guenon,
Dont le type parfait est l'affreux laideron,
C'est de prendre, en tous lieux, pour têtes à massacre,
Les fleurs de beauté : les Ninons.
Et ses coups redoublés ne sont point simulacres !

(1) Ce mot n'est pas de moi, je l'ai saisi au vol, mais il me rappelle fort une réflexion de Cicéron : Savez-vous que je n'ai que trente ans ? lui dit Dolabella. Je dois le savoir, répondit celui-ci, il y a dix ans que vous me le dites.

Sur une dame qui ne laisse pas d'être prise pour une demoiselle

Encor... on vous appelle encor, Mademoiselle,
Madame, c'est assez d'être jeune et trop belle,
Et nous n'admettrons plus que sur trente printemps,
Vous sachiez en ravir tout près de dix au Temps (1).

*
* *

Le portrait d'Elmire

Le Bonheur que chacun poursuit,
C'est ton frappant portrait, Elmire.
Il fuit celui qui le désire,
Mais il désire qui le fuit.

*
* *

Sur la fille d'une romancière

B..., fille d'une romancière,
Est, me dit-on, fort singulière :
Elle compte ses amants,
Par le nombre de romans
Que fait paraître sa mère.
Assez, dit sa mère en courroux,
Et vite, prenez un époux.
— Assez, je le veux bien, mais il faudra te taire,
Car c'est dans tes romans que j'apprends à bien faire.

(1) Madame de Saint-Genois.

Lisette

Tendre Lisette, un beau matin,
Fit un faux pas dans le chemin.
Mais savez-vous ce que devint Lisette ?
Elle devint « pierrette ».

*
* *

Sur l'authoresse

L'authoresse voulant faire la cour au diable,
Ce que je vous dis là n'est rien moins qu'une fable,
Met au jour maints romans immoraux, orduriers,
Et sait faire rougir jusqu'aux sapeurs-pompiers :
Incendiez, dit l'un, mais ayez tout à craindre,
Car vos feux allumés je ne puis les éteindre.

*
* *

Sur la même

Tous les goûts sont dans la nature...
Mais qui saurait aimer, même en peinture,
Tes personnages sans beauté ?
Moi, repartit Bonaventure :
Ils font tous vœux de chasteté.

Sur la même

L'authoresse paraît profonde psychologue,
Et sait tous les secrets du cœur pris par l'amour.
Mais elle fait bien mieux, car elle est mystagogue :
Elle peut distinguer la nuit d'avec le jour.

*
* *

Sur l'authoresse Huguette

Cet étalage, Huguette, est impudique et bas
Et l'exquise fraîcheur se corrompt sous tes pas,
Lorsqu'on a du talent ce langage incroyable...
— Est le seul qui convient à l'épouse du diable.

*
* *

Idem

Lorsque dans les Enfers les dieux te feront voir
Ce qu'ont fait tes écrits dans le vaste miroir,
Tu frémiras, Huguette, et de honte et de crainte.
— Non, car sur mes vieux jours je serai pure et sainte.

Sur une « grande poétesse »

Elle voulut qu'on croie au pur néant des choses :
Aussi la couvrit-on et de pourpre et de roses.
Mais que fit-elle avant de quitter ce séjour ?
Elle se fit bénir tout comme Durafour.

*
* *

Sur le politicien

La politique est l'art de tromper tout le monde,
Mais sans que le trompé s'en doute, une seconde :
Voilà pourquoi Renard qui brigue le pouvoir,
Arrive à se tromper sans même le savoir.

*
* *

Sur les députés

Et voici qu'on revient au beau temps féodal :
Chacun d'eux a son fief, dit fief électoral.
Il en est le Seigneur et Maître,
Ou tâche au moins de le paraître.
Vive la féodalité !
Tel est le cri du député.

Sur les socialistes

Ah ! nos bons socialistes,
Ils sont parfaits humoristes !
Et font toujours voter leurs lois
Par ces messieurs les bons bourgeois.

*
* *

Sur nos gouvernants

Le peuple a, disons-le bien vite,
Le gouvernement qu'il mérite.
Mais j'entends mille voix dire unanimement :
Point de mérite alors a le gouvernement.

*
* *

Les députés modérés

Ils ignorent deux mots : énergie et vigueur :
C'est qu'il leur faut un remorqueur.

Les députés-avocats

Il vaut mieux ne pas le dire,
Car c'est à mourir de rire :
Ils sont députés, avocats,
Gagnent, par an, plus de ducats
Qu'un ouvrier dans une vie :
Et pourtant ces gros potentats
Se disent les piliers de la démocratie.
Allons, Messieurs, de la pudeur.
Ils en ont, dit Mordant, autant que l'électeur.

*
* *

Sur les soi-disant républicains

Res publica: chose publique.
Par définition, telle est la République.
Aussi tous les partis entonnent ce refrain :
Hors nous et nos amis, nul n'est républicain.

*
* *

Notre bonne République !

Les Roitelets

Au lieu d'un roi : Cent mille roitelets :
Députés, sénateurs, et maires et préfets...

Réponse de Georges Clémenceau à une dame qui se disait sa compatriote

Ah ! vous croyez que je « radote »,
Parce que je me dis votre compatriote ?
Mais je suis née à Mouilleron
Et me nomme Lise Chiron.
— Radoter, radoter, mon dieu, je n'y crois guère
Je reviens de bien loin, d'une terre étrangère (1).
Savez-vous qui je vois dans un désert là-bas ?
Un gars de Mouilleron qui se jette en mes bras !

*
* *

L'oiseau rare

L'homme qui touche au faîte a grand soin d'oublier
Connaissances, amis, compagnons de collier.
Citez un vainqueur à la course
Qui n'ait point renié sa source ?
Oui, je puis vous citer un nom :
C'est monsieur Maurice Foulon.

(1) Il revenait du grand voyage qu'il fit après la guerre. J'assistais à la conversation.

Sur l'homme

Victor se croit plus malin
Qu'Onésime Zéphyrin.
Zéphyrin, le bon apôtre,
Se croit plus malin que l'autre.
Et chacun fait le trompeur.
Oui, mais c'est le dupé qui se croit le dupeur.

*
* *

Idem

Victor et Zéphyrin, mais c'est moi, c'est toi-même,
Et du dupeur, dupé, nous sommes tous l'emblème.

*
* *

Idem

Il geint, il pleure, il crie, il beugle, il vocifère,
Tel est l'homme, ici-bas : c'est qu'il est né pour braire.

Idem

Si l'homme est sociable,
Il est insatiable.
Il veut de l'or, toujours de l'or.
Il en est tout chargé qu'il en demande encor.
Il en demande encor quand la terre s'entr'ouvre,
Mais il en est couvert et la terre le couvre.

*
* *

Contre la légion de sots qui croit faire de l'esprit

Mais répondez, monsieur, aux traits du sieur Jeannot.
Quoi ! moi répondre à ce... Tenez-vous le pour dit,
Homme sans assurance
Qui craignez l'arrogance :
J'aime l'homme d'esprit qui se raille du sot,
Je n'aime pas le sot qui fait l'homme d'esprit.

Sur Crânevide

Si Crânevide est fils d'un grand,
Il a tous les dons de la terre :
Preuve que nous vivons vraiment
Sous le régime égalitaire.

*
* *

Le rentier

C'est toujours, et c'est encor,
Un amas de chair et d'or.
Aussi chez notre bon apôtre,
Tout s'incorpore, est l'un dans l'autre :
Pour assassiner un rentier,
Arrachez-lui quelque denier.

*
* *

Le jeune époux

Tâche d'être toujours le maître,
Ou tout au moins de le paraître,
Puisque tu franchis le pas,
Se dit un époux, tout bas.
Mais je n'ignore pas, reprend le bon apôtre,
Que je ne suis ni l'un ni l'autre.

La Société

Tout le monde aujourd'hui s'acharne à la détruire.
Mais on oublie un rien : c'est de la reconstruire.

*
* *

Le grand homme

Ah ! que je plains son triste sort :
On le couvre d'abord de gloire,
Ensuite on salit sa mémoire,
On ne le craint plus : il est mort.
Tout le monde fouille sa vie,
Livre ses secrets à l'Envie :
Il n'est pas jusques au Vautour
Qui guette, veille, attend son tour,
Afin qu'il puisse se repaître
Du froid cadavre du « cher maître ».
Toute médaille a son revers,
Mais l'endroit vaut mieux que l'envers.

Sur l'engeance humaine

Je dois le dire, en mes vers,
L'homme est devenu pervers,
Il tache tout ce qu'il touche.
Pour salir un grand homme, il le suivrait partout,
Et, sans le moindre dégoût,
Là même où l'on se clôt et le nez et la bouche.

*
* *

Sur le piéton

Le piéton, le pauvre hère,
Est né pour marcher sous terre.
S'il veut en user autrement,
Il peut faire son testament.

Au célèbre auteur de l'Hôtel des Postes

(*Architecture allemande*)

C'est un monument d'envergure,
Hourra ! pour notre architecture !
Et pour l'architecte, dit-on.
Mais son auteur n'est qu'un maçon !

*
* *

Aux hommes de progrès

Mais nier le progrès, c'est nier l'évidence,
Le progrès est partout en Chine, en Perse, en France,
Partout l'enfant se rit du pouvoir paternel ;
Partout l'on voit grandir le monde criminel ;
Partout l'enfant surprend, partout l'enfant est homme,
Qu'il soit de Mustapha, de Paris ou de Rome.
Les preuves du progrès ?
Aujourd'hui les enfants naissent des hommes faits.

Aux partisans de l'Impôt sur le revenu

C'est l'impôt du pauvre hère,
Du rentier dans la misère,
Voire du fonctionnaire.
Mais les riches, les potentats... ?
Ils font sur lui mille attentats.

*
* *

Aux jeunes époux

L'homme doit toujours souscrire
A ce que la femme désire ;
Mais la femme souscrira
A tout ce qu'il désirera.
Inutile de le dire.
Alors l'hymen, riant et beau,
Sortira l'Amour du tombeau.

Sur un homme de qualité

Vous osez me parler ainsi,
A moi, le descendant d'une famille illustre.
Sortez, Monsieur, sortez d'ici.
— Jésus le Charpentier a certes moins de lustre.

*
* *

Sur le dix-neuvième siècle

Le dix-neuvième siècle est le siècle du moi,
C'est-à-dire du pédantisme.
Si vous voulez savoir pourquoi,
Adressez-vous au Romantisme.

Sur le vingtième siècle

Il aime tant le réalisme
Qu'il prend toutes les libertés,
Et montre ses rotondités,
Avec impudeur et cynisme :
Oui, c'est le siècle du nudisme.

*
* *

Sur le vingt-et-unième siècle

Puisque le siècle du Nudisme
Nous montre tout avec cynisme,
C'est à se demander vraiment
Ce que montrera le suivant.

Sur les financiers

Mais il faut quel levier
Pour soulever le monde !
Archimède est un sot, répond un financier,
J'ai trouvé ce levier en moins d'une seconde.

*
* *

Sur les boursiers et sur la Bourse

Des fous, c'est bien là l'atmosphère,
On crie, on beugle, on vocifère ;
Mais ces fous sont financiers
Et tiennent tous les leviers.

Sur nos bons officiers ministériels...

Mais qu'est ceci ? — L'étude d'un huissier.
Tiens. Mais cela ? — L'étude d'un notaire.
Et tout au loin... ? — L'étude d'un confrère :
L'avoué, maître Largentier.
— Erreur, ce sont, soit dit sans vous déplaire,
Des salles d'opération,
Et dites d'amputation.

*
* *

Sur les privilégiés

Etes-vous fils d'un personnage ?
Tout va vous échoir en partage :
Et les places et les honneurs.
En un mot, toutes les faveurs...
Et nous sommes en République,
Crie un auteur humoristique.

Sur les propriétaires et sur les locataires

Le chien, c'est le propriétaire :
Et le chat, c'est le locataire.
Ils ne s'entendront jamais,
Mais tous deux n'en peuvent mais.
Pour cela, je vous l'assure ;
Ils n'ont pas même nature.

*
* *

Sur un époux trop aimable

Chère, avec un pareil époux
Que votre sort est enviable !
Cet homme est un amant pour vous.
Et quel amant ? Le plus aimable.
— Pour trouver la raison il ne faut point chercher,
C'est qu'il a quelque amour, belle, à se reprocher.

Sur les faiseurs de réclame

Je « clame et je proclame »
Qu'aujourd'hui la Réclame
Est la reine du jour.
Mais la reine fait roi : c'est, dit-elle, son tour.

*
* *

Contre les Pyrrhonniens modernes

Des goûts et des couleurs, n'en disputez jamais,
Me dit un jour le sieur Homais.
— *Bene*. C'est pourquoi je préfère
Les ténèbres à la lumière.
— Quoi... ? Mais c'est à Charenton
Qu'il vous faut un cabanon.

Sur l'avion

Oiseau de paix ? Hélas ! autre est ton sort :
Oiseau de guerre, oiseau de mort.

*
* *

Idem

Enfin pour nous le soleil luit :
On a décrété ce qui suit :
L'avion à l'aile légère
Ne sera plus oiseau de guerre.
Tel était son triste sort :
Il devait couvrir la terre,
D'un gaz nocif, délétère,
Faire d'un lieu de vie un vaste champ de mort.
. . . .
Chantez, riez, dansez, ô mère,
Il n'est plus l'avion, plus un oiseau de guerre !

Idem

Quoi ! Tu restes l'oiseau de guerre,
Messager du gaz délétère ?
Triste est ton sort :
Oiseau de guerre, oiseau de mort.
. . . .
Pleurez, pleurez, ô mère !
De gaz asphyxiants, il couvrira la terre.

*
* *

Sur les Aviateurs

Pourquoi tant de héros ?
Pour creuser des tombeaux.

*
* *

Sur les pacifistes

Paix ! paix ! paix ! dit l'agneau bêlant.
Mais le loup, croc, l'autre est sanglant.

*
* *

Sur le psychologue et sur la psychologie

Qu'est-ce que la psychologie ?
La science de la magie,
Puisqu'elle fait de l'être humain,
L'âne bâté du sieur Burdin (1).
— Non, c'est la science de l'âne,
Réplique le docteur Morlasne.

*
* *

Sur le romancier psychologue

Le roman psychologique,
Me dit, l'autre jour, Angélique,
Mais je l'aime éperdûment
Et m'y retrouve à tout moment.
Belle, il me faut y souscrire,
On ne fait que s'y contredire.

(1) On représentait Burdin en selle sur son âne et le visage tourné vers la queue. Celle-ci lui servait de guide.

Sur le psychologue

J'ai l'horreur des noms en ogue,
Ils habillent le pédant ;
Mais j'aime le psychologue,
De Burdin, c'est le pendant.

*
* *

Sur le même

Le grave et profond psychologue
Fouille, d'un air sévère et rogue,
Tous les replis du cœur humain.
Il les découvre tous, sans doute...
Mais Jean qui sait qu'il ne voit goutte,
Prétend qu'il ne découvre rien.

Sur les dieux de la philosophie

Les dieux de la philosophie
Jettent des voiles funèbres
Sur la vérité, sur la vie :
Ce sont les dieux des ténèbres.

*
* *

Sur les mêmes

Si ces dieux ont enfanté
Tant de monstres dans leurs systèmes,
C'est la preuve qu'ils sont, eux-mêmes,
Des monstres d'obscurité.

Sur le plus grand sophiste de l'Univers : Sur Kant

Maudit soit Copernic qui troubla son sommeil,
En nous faisant tourner tous autour du soleil.
Car il voulut aussi monter jusques au faîte
Et nous fit aussitôt tous marcher sur la tête (1).

(1) Voici les propres paroles du fameux sophiste : « Je veux faire en métaphysique une révolution analogue à celle de Copernic. Avant Copernic, on faisait tourner le soleil autour de la terre. Copernic fit tourner la terre autour du soleil ».

Et Kant fit une révolution, mais non pas analogue à celle de l'astronome. Il éleva, si j'ose ainsi dire, un monument contraire au monument latin : un monument à l'envers et il nous apprit à marcher sur la tête. En un mot, on peut dire que la culture allemande, dont Kant est le grand chef, est la contre-partie de la culture latine, et cette contre-partie est cherchée, voulue. D'éminents philosophes, entr'autres Emile Boutroux, l'ont bien remarqué.

Idem

Il dit même à l'erreur : tu seras vérité,
Il peignit la laideur sous le nom de beauté (1),
Il fit tant et si bien qu'ainsi la nuit profonde
Etend son noir manteau sur la terre et sur l'onde.
N'empêche que l'auteur de ce monde à l'envers,
Est devinez-vous qui ?... Le roi de l'Univers !

*
* *

Idem

Pourquoi, lui criait-on, tout ce fatras obscur,
Et ce jargon barbare et ce style si dur ?
Oui, se jouer ainsi du pauvre être qu'est l'homme,
C'est le croire plus sot qu'une bête de somme.
L'homme, répliqua-t-il, n'est autre que Burdin,
En selle sur son âne et la queue à la main.

(1) Non seulement la doctrine de Kant est fondée sur un sophisme, mais son style, ou plutôt son jargon, est le laid en personne. Preuve qu'il n'a aucun goût pour juger du Beau. — Rime voulue au milieu du vers.

L'impératif catégorique

L'impératif catégorique
Chasse à jamais le sentiment,
Encore bien plus sûrement
Que toute œuvre diabolique
Car c'est le règne de la Force,
En sa merveilleuse splendeur.
Voilà pourquoi chaque docteur
A la bonté donne une entorse (1).

(1) L'impératif catégorique, le devoir, pour Kant, commande sans condition et d'une manière absolue, il se défie du sentiment. « La perfection, pour ce philosophe, dit Paul Duproix, est d'accomplir ce que le devoir commande sans même y mêler une émotion et que loin d'intéresser la sensibilité à l'accomplissement des ordres de la raison, il faut s'en défier ».

« Les nations, dit Emile Boutroux, et en particulier les nations latines, placent l'essence de la civilisation dans l'élément moral de la vie humaine, dans l'adoucissement des mœurs... Selon la pensée germanique, la douceur et la bonté ne sont que faiblesse et impuissance, seule la force est forte ; et la force, par excellence, c'est la science, laquelle, mettant à notre disposition les puissances de la nature multiplie notre force à l'infini. C'est en ce sens que Bismark disait : « L'imagination et le sentiment sont à la science et à l'intelligence ce que l'ivraie est à la bonne herbe. L'ivraie menace d'étouffer l'herbe, c'est pourquoi on la coupe, on la brûle. La vraie civilisation est une éducation virile visant à la force et employant la force ». Lettre d'Emile Boutroux.

Si nous oublions ce qu'est la civilisation pour les Allemands nous pourrons nous en repentir.

Sur les Docteurs

Quand le profond docteur Pancrace
Demande au bon et gros Machin
Ce qu'est « Finalité sans fin »
Que voulez-vous qu'il dise ou fasse ?
Puis définir la Beauté
Par une finalité,
Pancrace, c'est faire un sophisme,
N'en déplaise à ton catéchisme (1).

(1) Qu'est-ce que le Beau ? « C'est, dit Pierre Janet, membre « de l'Institut, la propriété qu'ont les objets de susciter le jeu « puissant, facile et harmonieux des facultés représentatives « de l'âme humaine. C'est ce que Kant exprimait en disant « que le Beau est une Finalité sans fin ».

J'admets que ce jargon ridicule soit l'expression de la vérité. Il n'en est pas moins vrai que définir le Beau non par sa nature, mais par un « plaisir de jeu », par l'effet qu'il produit sur nous, c'est faire un sophisme.

Je renvoie nos docteurs aux règles de la Logique, qu'ils ouvrent la Logique de Dumarsais (art. 13, 3[e] sophisme) ils y liront : « Qu'est-ce que le Beau ? C'est, dit-on, ce qui plaît, « ou bien, c'est ce qui convient. Voilà une véritable pétition de principes ». Et qui peut en douter ! C'est pourtant ce qu'on enseigne à la jeunesse.

(1) Voir *Principes du Beau*, du même auteur : Ouvrage éminemment personnel, dit Emile Boutroux, et l'on peut ajouter : Ouvrage éminemment lumineux.

On sait que la plus effroyable obscurité règne dans la science du Beau : « Nulle part, dit Tolstoï, et dans tout le domaine de « la philosophie, la contradiction n'est aussi grande qu'en « esthétique. Et nulle part non plus on ne trouve plus de « vaine phraséologie, un emploi plus constant de termes vides « de sens, ou mal définis, une érudition plus pédantesque, « et en même temps plus superficielle... »

Aussi que fit Edouard Vendéen ? Il ne fit aucun cas des

Idem

J'aime ce docteur de Sorbonne
Qui pourtant nous la donne bonne :
Il met nos chefs-d'œuvre en morceaux,
Non pas pour montrer qu'ils sont beaux,
Mais pour nous saturer de fiches,
Car les docteurs n'en sont pas chiches !
Chacun même nous dit : Ami quand je mourrai,
De fiches, couvrez tous ma tombe au cimetière,
Car j'aime la fiche éphémère
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

livres des esthéticiens, mais il remonta à la source même du Beau, c'est-à-dire au Beau naturel. Ainsi il écrivit un livre où sont jetés les principaux fondements de la science du Beau et dans un style qui étonne dans notre siècle, car il est véritablement d'une pureté classique.

Ce livre a été l'objet d'éloges unanimes de la part des maîtres et de la critique. Voici, par exemple, ce qu'en dit Frédéric Mistral :

« A Edouard Vendéen mes félicitations pour son beau livre :
« Principes du Beau, où l'on se retrouve dans l'atmosphère
« sereine et douce des dialogues de Platon.
« C'est un bain de clarté, de fraîcheur et de charme tel que
« l'azur de la fontaine de Vaucluse où Pétrarque voyait la
« poèsie de Laure. »

Note de l'Editeur.

Idem

Toi qui, le front coiffé du bonnet doctoral,
Parle et parle toujours sur le ton magistral,
Afin de trancher net et de pouvoir conclure ;
Toi dont l'autre manie, il faut le déclarer,
Est, et sera toujours, de toujours comparer.
Que ne compares-tu l'art, la littérature,
Aux types si parfaits de la belle nature ?

*
* *

Idem

Oui, je veux crier dans mes vers,
A maint docteur de l'univers,
Disciple du fameux sophiste
Et qui mieux est son « catéchiste » :
Quitte le bonnet doctoral,
Ce ton tranchant et guttural,
Car si je suis Burdin n'es-tu pas l'animal ?

Idem

Quand je vois fourrer dans la tête
Du malheureux étudiant,
Un fatras obscur que répète
Le professeur en ânonnant.
Je dis, allons ces Messieurs forment
Directement pour Charenton.
— Non pas, repartit Siméon,
Ne voyez-vous pas qu'ils endorment ?

*
* *

Idem

Que n'ai-je la voix de Stentor,
Afin de demander encor
A tous les professeurs de France
Qui répètent ce que Kant pense :
Pourquoi vivre dans un caveau
Lorsque le jour pur est si beau ?
— C'est que commun pour nous est le soleil qui luit,
Nous cherchons du nouveau : les ténèbres, la nuit.

Idem

Le Beau, dis-je, est au Bien
Ce que le soleil est à la lumière ;
Mais Pancrace qui n'en sait rien,
Prétend que c'est tout le contraire (1).

*
* *

Idem

Oh ! que ces mots sont admirables :
« De la fréquence des vocables
Relatifs aux perceptions...
D'après les Contemplations ».
Pourtant c'est là, Français, mes frères,
Un de nos sujets littéraires (2).
On croit avoir des visions.
Nous l'avons déjà dit : Nous perdons tous la « boule »
Et c'est à Charenton qu'on nous conduit en foule.

(1) Beau et Bien ne sont qu'une seule et même chose. Le Bien, de fait, n'est autre chose que le Beau agissant, c'est l'acte d'un être qui agit conformément à la loi. Il n'y a point de bonté sans beauté morale. Le Beau est au Bien ce que le soleil est à ses rayons, l'un est l'effet de l'autre.

Et de même que le soleil, astre resplendissant de clarté, se répand au dehors par des rayons bienfaisants, de même l'âme belle se répand au dehors par des actes de bonté. Le Beau et le Bien ne sont donc pas l'objet de deux sciences différentes. Voir *Principes du Beau*, d'Edouard Vendéen.

(2) Voici le sujet dans toute sa splendeur : « Du sens de la

Sur Sorbon

Réveille-toi, fameux Sorbon,
Tes docteurs parlent un jargon
Qui n'a de nom en nulle langue.
Et si leur chef ne les harangue,
Ils vont parler le Patagon.

*
* *

Sur la Sorbonne

C'est le sabre de Prud'homme,
Elle est à deux fins pour l'homme.
Je puis dire en pensant au fameux cardinal :
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien.
Elle fait trop de bien pour en dire du mal,
Elle fait trop de mal pour en dire du bien.

vision, chez Victor Hugo, d'après les Contemplations, et de la fréquence, dans ses œuvres, des vocables relatifs aux perceptions visuelles. Pauvre jeunesse, comme on lui fait bien le goût ! (Alger, licence ès-lettres).

Sur les Germains

Toujours le Germain s'oppose
Au latin, en toute chose.
Pour lui, l'endroit est l'envers
Et la face, le revers.
Ainsi, dit l'éminent Boutroux,
La culture gréco-romaine
S'oppose, en tous points, à la sienne (1)
Holà ! crie un docteur, grand Dieu, que dites-vous ?
— Que c'est toi le génie et lui, le roi des fous.

(1) C'est en antagonisme avec la civilisation gréco-romaine, dit Emile Boutroux, que s'est développée la civilisation allemande. Le tableau suivant met la chose en relief :

POUR LES LATINS:	POUR LES GERMAINS:
Le Beau est dans les choses (dans l'harmonie des parties d'un même tout).	Le Beau est dans le sujet (dans l'harmonie de l'imagination et de l'entendement).
Le Beau est un.	Le Beau est multiple, il s'oppose au sublime.
Vrai, Beau, Bien, sont une seule et même chose.	Beau, vrai, bien, sont l'objet de trois sciences différentes.
Le Beau a une fin en soi : élever à la Beauté suprême.	Le Beau n'a nulle fin. L'activité qu'il produit est activité de jeu.
La vérité est dans l'objet.	La Vérité est dans le sujet.
La Philosophie est le règne du Bien.	La philosophie est le règne de la Force. (Le sentiment est faiblesse, seule, la Force est).
La littérature est l'expression des idées et des sentiments naturels. Le goût de la mesure la caractérise.	La littérature est l'expression du fantastique. Elle est caractérisée par le goût du « Kolossal ».

Boutroux et Mistral...

Vous êtes dans la Vérité,
Vous, l'apôtre de la clarté.
Et votre voie est la plus sûre
Puisque vous suivez la nature,
Me dirent maintes fois et Boutroux et Mistral (1).
Mais, reprend un docteur sur le ton magistral :
La nature, qu'est cette chose ?
Est-ce blanc ou noir, rouge ou rose ?

*
* *

Sur les penseurs

Il n'est plus de penseurs en France,
Me dit un jour le grand Ribot (2).
— C'est que le Français n'est pas sot
Et que pour lui le dieu Kant pense.

(1) Continuez vous êtes dans la vérité, me dit encore Emile Boutroux la dernière fois que je le vis.

Je dois beaucoup et à Frédéric Mistral et à Emile Boutroux, non seulement ils affermirent mes premiers pas dans le monde des lettres, mais ils m'honorèrent toujours de leur amitié.

(2) Théodule Ribot.

Sur le poète S. D.

Chaque mot il le défigure,
Met le bon sens à la torture :
Donc il est ténébreux, par conséquent profond
Et sur ce qu'il nous dit, nous pouvons faire fond !
Aussi chacun s'ingénie
A lui trouver du génie.
On veut être un initié...
Ah ! c'est à vous faire pitié !
Si S. D. est phénix qu'est-ce donc qu'un Virgile ?
Il n'est pas de milieu : c'est un pur imbécile (1) !

*
* *

Sur le même

Si clair est notre génie,
S'il est mesure, harmonie,
S'il fuit l'amphibologie,
Sauvez-vous vite S. D., vite au fond des Enfers,
Il va vous charger de fers.

(1) Inutile de dire que ce qui caractérise le génie français est la clarté, la netteté, la précision.

Sur les écrivains modernes

« Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoiqu'on dise, un méchant écrivain, »
S'il est un écrivain que le diable m'emporte,
Car la langue française est une langue morte.

*
* *

Idem

Monsieur Brunot la baille bonne,
Il dit même, en pleine Sorbonne,
Que la langue n'est plus, que ses législateurs
Ne sont lus par aucuns auteurs. (1)
Et qu'ils connaissent mieux le célèbre Cartouche
Que Vaugelas, Bouhours, Ménage et de la Touche.
Mais ne savez-vous pas trop illustre censeur,
Qu'écrire bien la langue est être « pasticheur » !

(1) Il est des exceptions, car je les ai lus et relus. J'ajoute même que, depuis ma jeunesse, je vis de préférence avec les auteurs du XVII^e^ siècle et du XVIII^e^, car là est la perfection.

Idem

Pour monter jusqu'au faîte,
Point n'est besoin de vous casser la tête :
Ayez toujours, en guise d'Apollon,
Dame Réclame et sieur Piston.

*
* *

Idem

Quoi, moi me casser la tête,
Pour devenir écrivain,
Disait Cyriaque Herbette
A son tuteur Célestin,
Non, je ne suis pas si bête !
Bravo, bravissimo, repartit le tuteur,
L'ignorance aujourd'hui fait le parfait auteur.

Idem

J'aime le grand écrivain,
C'est un homme si divin !
Il écrit toute sa vie
Des livres où le Mal au désordre convie,
Fait germer tout son levain.
L'homme devient-il vieux ? Il se fait vite ermite,
Voire asperger d'eau bénite.

*
* *

Idem

Sait-on pourquoi mille écrivains
Passent pour de vrais assassins ?
C'est qu'ils mettent, hélas, la langue à la torture.
Ainsi défigurée est Madame Nature.

*
* *

Aux maîtres de l'heure

Si les Racines, les Corneilles,
Lisaient tous nos romans et toutes nos merveilles,
Ils mourraient tous de rire et, par mille raisons,
Demanderaient pour nous les Petites-Maisons.

Sur le poète classique

Pour moi, j'y perds mon latin :
Hier le poète classique
Etait le fin lettré, le parfait écrivain,
Et maintenant pour lui l'on n'a plus que dédain :
Souffrez, me dit Finot, qu'à cela je réplique :
C'est qu'aujourd'hui Pégase est devenu bourrique.

*
* *

Idem

Si le classique est vieux barbon,
Vieille perruque, polisson,
Qui sait comme lui notre langue,
L'écrit sans la charger de gangue ?
Il n'est point d'auteurs plus divers.
En jouant il ferait tes vers,
S'ils n'étaient pas si plats, si ternes,
O poètes ultra-modernes.
Et quand on le remplacera,
Le coq de mon toit chantera.

*
* *

Sur nos auteurs dramatiques

Pourquoi n'est-il plus une pièce
Ecrite par un bon auteur ?
C'est qu'aujourd'hui le moindre acteur
A chaque auteur peut faire pièce.

A un partisan des vers libres

Lorsque je lis tous vos vers libres,
Je ne sens vibrer nulles fibres.
Mais je voudrais crier : Venez, venez tous voir,
Monsieur Jourdain sans le savoir.

*
* *

Nos Elus !

A les entendre,
Ils ignorent Serge Alexandre.
— Mais n'ignorent pas, sait-on qui ?
Serge Alexandre Stavisky.

*
* *

Aux Gardiens de la Moralité !

Oustric ou Stavisky, X ou Sardanapale...
On voit partout, hélas ! Scandale sur scandale.
Mais que font les gardiens des préceptes moraux ?
Têtes de relégués dans nos vieux arsenaux.

ÉPITAPHES

I

Pour les premières victimes du Romantisme

Ici git, cuistres, vieux barbons,
Vieilles perruques, polissons,
Auteurs sans grande intelligence :
Corneille, Racine, Boileau,
Nourrissons de poètereau :
Menus fretins sans importance.

II

Pour une authoresse

Ci-git une femme cynique
Qui sut braver l'honnêteté,
Et fit frémir la chasteté,
Tant elle parut impudique.
On apprit par elle, en tout lieu,
Que la chair était son seul dieu.
Elle corrompit la jeunesse.
— Mais c'était donc...
— Une authoresse.

III

Pour la mère aux chiens

Pleurez, pleurez, cher petit chien,
Elle est ici votre « mémère ».
Celle qui vous donna son bien,
Et son amour et... maint clystère.
L'être humain lui faisait horreur,
Mais vous étiez, cher petit cœur,
Tout son idéal sur la terre !

IV

Pour un grand homme

Qui que tu sois, passant, dans ce lieu verse un pleur :
Il est mort ce génie, environné de gloire
Et dont le monde entier conserve la mémoire.
Il fut, n'oubliez pas, un grand littérateur ;
Mais surtout un grand corrupteur.

V

Pour les livres
de la plupart des écrivains modernes

Ci-git des montagnes de livres,
Ecrits par gens de tous métiers,
Par pipelets, par charcutiers,
Par tondeurs, par mastroquets ivres.
Mais si tout homme est écrivain,
Tout se corrompt un beau matin.
Les livres tombent en poussière :
Les enfants bien avant leur père.

VI

Au sauveur de la Civilisation

Ici-git, Clémenceau, père de la Victoire
Et vrai libérateur de notre territoire.
Tout l'Univers lui doit un monde pour tombeau ;
Mais à tous les honneurs, mais à la vaine gloire,
Le dernier des Romains préfère ce caveau.

SATIRE I

—

LE PÉDAGOGUE

Mais pourquoi cette humeur, cet air de bouledogue ?
Es-tu donc né vieillard, illustre pédagogue ?
Sous ton fameux lorgnon l'œil lance mille éclairs,
Voudrais-tu foudroyer tout le vaste univers ?
Et ta bouche aux cent plis fait une telle moue
Qu'elle grimace encore au delà de ta joue.
En revanche, on te voit correct, droit, compassé,
Comme un homme qu'on a fraîchement repassé.
Et pourtant cet apprêt te rend quelque peu rustre,
On voudrait te froisser, t'enlever tout ce lustre,
Aux Grâces quelquefois te voir sacrifier ;
Mais tu serais alors à photographier,
Car voir, même en esprit, un pédagogue aimable,
Tient beaucoup moins du vrai que de l'invraisemblable.
Des lèvres de l'enfant éclôt la vérité,
Si tu doutes ici de ma sincérité,
Regarde-le jouer, seul, au maître d'école
Et prendre gravement jusqu'à ton auréole :
Il se met sur le nez, lunettes ou lorgnon
Et se compose un air qui tient tout du bougon,
Puis l'œil étincelant et le regard sévère,
Il parle ex-cathedra, grimace et vocifère.

Mais le voit-on marcher ? Il est droit comme un pic,
De se sangler alors il prend même le tic.
Enfin pour jusqu'au bout tenir son personnage,
Du parfait discoureur il a tout le langage.
Il touche et brouille tout, il parle tant et tant,
Qu'on dirait un moulin à fabriquer le vent.
Il agit, en un mot, comme un vrai pédagogue
Et l'on peut dire aussi comme un vrai psychologue.
Car il faut avouer que c'est là ton portrait
Et que, tel un miroir, il te rend trait pour trait.
Il en est cependant que j'ai laissé dans l'ombre,
Afin de ne pas faire un portrait par trop sombre :
Le magister, dit-on, type du raisonneur,
Toujours de son esprit mesure la longueur :
Mais ne voit-il donc pas que sa juste mesure
Va de l'œil au lorgnon, par défaut de nature ?
Car ses pareils, hélas ! sont tous aveugles nés,
Comment pourraient-ils voir jusqu'au bout de leur nez ?
(Magister est pris là dans le sens le plus large.
Il te peint d'un seul trait et sans la moindre charge).
Et tes livres obscurs que vite chacun fuit,
Montrent, fort bien d'ailleurs, que pour toi tout est nuit.
Enfin pour tout, pour rien, tu te fais moraliste,
Mais si pédant, si froid, que même un janséniste
Devient subitement glacé par ta froideur
Et s'effondre aussitôt sous ta grosse lourdeur.
Dieu ! je te vois là-bas, armé de ta férule,
Je me sauve au galop n'ayant rien d'un Hercule !

SATIRE II

—

RÉPONSE DU JEUNE PÉDAGOGUE

Mais c'est moi qui vous tiens, Monsieur le satirique,
Et sur le même ton souffrez que je réplique :
Vous avez devant vous le cuistre, le pédant,
Le pelé, le galeux, bon pour les coups de dent ;
L'homme que l'univers couvre de ridicule,
Qu'on représente encor brandissant la férule ;
Le pédagogue à phrase et le roi des bornés
Dont l'esprit se mesure à la longueur du nez ;
L'homme aux yeux furibonds, au front dur et sévère,
Qui parle ex-cathedra, grimace et vocifère ;
L'homme au fameux lorgnon, l'homme que chacun sait ;
L'homme dont la raideur brosse tout le portrait.
C'est bien là, n'est-ce pas, ma réelle peinture?
Soit, mais regardez bien l'objet de la censure :
Observez-en le fond et même le détail :
Suis je donc à vos yeux ce triste épouvantail,
Ce guindé, ce barbon, cet ignare, ce rustre,
Que l'on voudrait froisser pour enlever le lustre ?
Pourquoi toujours confondre ancien avec nouveau
Et vouloir tout lier dans le même faisceau ?
Allons, regardez-moi, Monsieur le bon apôtre,
Ne suis-je donc pas fait et mis tout comme un autre?

Où donc est ce lorgnon, cet œil aux mille éclairs
Qui veut assurément foudroyer l'univers ?
Où voyez-vous aussi cet air de bouledogue
Que doit toujours avoir le parfait pédagogue ?
Où voyez-vous enfin ces mille et mille traits
Qui font du magister le plus laid des portraits ?
Mais quoi, vous qui parlez avec tant d'abondance,
Vous faites le muet, vous gardez le silence ?
La cause est entendue, aussi restons-en là,
Mais il était grand temps de mettre le holà !
Avant de vous quitter il faut pourtant vous dire
Que sur le pédagogue on a tort de médire.
On a beau de partout bannir la bonne foi,
Où la retrouve-t-on ? Où fait-elle la loi ?
Et peut-on comparer avocats ou fumistes
A tous vos soi-disant lugubres moralistes ?
Les uns sont cèdres droits, robustes, vigoureux ;
Les autres, arbres nains, arbres aux troncs noueux.
Enfin, n'oubliez plus, Monsieur le satirique,
Qu'il est mort à jamais pour la juste critique,
Le pédagogue à phrase et le roi des bornés
Dont l'esprit se mesure à la longueur du nez.

SATIRE III

—

LA FEMME

Dès que la femme vint sur cette pauvre terre,
Elle dut faire à l'homme une éternelle guerre :
Maître, au regard hautain, lui dit-elle en courroux,
Tu prétends de ta force être à ce point jaloux,
Mais sais-tu ce que font la Ruse et la Finesse ?
De la brutale Force, elles font la Faiblesse.
Tu veux, bon gré, mal gré, me ployer sous ta loi ;
Mais te mener en laisse est un vrai jeu pour moi.
Et la femme aussitôt, voulant être intraitable,
Fait pour l'Eternité son pacte avec le diable.
Aussi grâce à l'appui des êtres encornés,
Elle mène toujours le tyran par le nez.
La guerre commença par la chute de l'homme.
Il dévora depuis, hélas ! plus d'une pomme.
Le comble, est-ce l'effet de merveilleux appas,
Lui qui croit prendre est pris et ne s'en doute pas.
Et pourtant, chaque jour, on voit que la femme use
De ces mille moyens que conseille la Ruse :
Chaque jour, elle attaque et poursuit l'ennemi,
Monte ensuite à l'assaut d'un courage affermi ;
Mais de telle façon qu'on dirait qu'elle joue,
Car l'homme est toujours prêt à lui tendre la joue.

Elle pousse le jeu jusqu'à se travestir :
Lui, paraît aveuglé jusqu'à s'en divertir.
Et dans ces travestis qu'elle est aimable et belle !
On voit que la Pudeur la blottit sous son aile :
Tantôt jupe et jupon, d'une longueur de main,
Des lieux les plus secrets nous montrent le chemin :
Tantôt d'autres habits, par nombre d'échancrures,
Livrent du corps humain les plus chastes parures.
Enfin pour ressembler au joyeux carnaval,
Un teint, œuvre des Fards, chasse l'original :
Vingt couleurs, au ton vif, barbouillent son visage
Et font de la Laideur la plus plaisante image.
Puis pour mieux nous narguer, pour mieux nous faire affront,
Elle fume, en tous lieux, le fameux tabac blond.
Car pour elle fumer est un signe de force
Et le sexe maudit en subit une entorse :
La femme veut aussi des cheveux presque plats
Et tellement coupés qu'ils seront bientôt ras ;
Elle veut une canne et marcher en mesure,
Ainsi, le diable aidant, elle prend notre allure.
Mais l'homme admire encor sa nouvelle beauté
Et semble faire cas de sa virilité.
O Ruse, toi qui prends les traits de chaque chose ;
Toi qui caches l'ortie en présentant la rose ;
Toi qui pour aller voir ou Paris ou Berlin,
Changes pour nous tromper mille fois de chemin ;
Toi qui fais sur la terre un être à ton image ;
Toi qui viens, chaque jour, achever ton ouvrage ;
Toi qui reçus du diable et de tous les démons,
Pour nous perdre à jamais toutes sortes de dons ;

Dis-nous donc quels conseils tu donnes à la femme
Pour qu'elle soit ainsi maîtresse de notre âme ?
Est-ce de nous charmer par l'attrait des amours ;
Ou d'emprunter ton sac chargé de mille tours ;
Est-ce d'être, ici-bas, souple, adroite, subtile ;
Fine, artificieuse, en fait d'esprit fertile ?
La Ruse, après ces mots, s'éclaire et s'assombrit
Et fait comme le Temps qui parfois pleure et rit ;
Mais voulant nous duper par cent muets langages,
Cent fois sur un teint sombre, elle peint cent visages.
Et ses yeux irisés, pour aller à leurs fins,
Illuminent du faux les tortueux chemins.
Oui, oui, lui disons-nous, la Ruse est toujours Ruse,
Elle sait les détours, il faut bien qu'elle en use.
Mais si tu ne l'étais, à chaque question,
Nous pouvons l'assurer, tu ne dirais pas non.
Car la femme est le chat qui ronronne et caresse ;
Mais cache aimablement la griffe qui nous blesse.
Ses mouvements sont doux, lascifs, enveloppants ;
Mais ondulent toujours en forme de serpents.
Et malheur à celui qui court s'y laisser prendre,
Mieux vaudrait, pour son bien, qu'il pût aller se pendre.
Venons-en maintenant au cas particulier,
Notre faiblesse encor ne saurait se nier :
C'est ta femme, Colas, qui porte la culotte
Et de te le montrer elle n'est point si sotte.
Sous des flots de dentelle elle sait le cacher,
D'un seul de ses désirs qui peut la détacher ?
Je la porte, répond Colas fort en colère,
Et pour le « monde entier » ce n'est pas un mystère.

Tu la portes, Colas, pour moi je le veux bien ;
Mais... ta femme sourit, c'est donc qu'il n'en est rien.
Crois qu'il est plus aisé de gouverner le monde
Que d'en être le maître une seule seconde.
Aux femmes, me dis-tu, prends garde, mon mignon,
Tu seras dévoré si tu gardes ce ton.
Colas, tu parles d'or, je vois ce qu'il faut faire,
C'est de changer de ton pour ne pas leur déplaire :
Oui, de l'Ange la femme a toute la douceur
Et du petit agneau la naïve candeur ;
C'est le beau lys des champs à la blancheur si pure
Et dont l'exquis parfum embaume la nature ;
C'est l'être le plus juste et l'être le plus grand ;
C'est l'étoile, au front d'or, qui brille au firmament :
L'étoile qui paraît pour nous servir de guide...
Et l'homme la prétend et fatale et perfide !
Qui dans le Paradis mène Adam par la main,
Afin qu'il puisse aller toujours le droit chemin ?
Enfin la femme fuit la Finesse et la Ruse ;
Mais c'est le sexe laid qui, d'instinct, en abuse,
D'ailleurs elle est si bonne, aime à tel point la paix,
Qu'elle obéit toujours, ne résiste jamais.
C'est un être parfait, dénué d'artifice.
Mais qu'est-ce donc que l'homme ? Un monstre d'in-
[justice !

SATIRE IV

—

LE CONTRIBUABLE

Fils du serf de jadis, taillable et corvéable,
Sois béni mille fois, ô bon contribuable !
Toi qui reçois, par an, tant de beaux papiers verts
Que tu peux en couvrir et la terre et les mers.
Le vert est immortel et couleur d'espérance,
Immortelle sera par toi la douce France !
Ah ! chantera la voix de la postérité,
Du bon contribuable admirez la beauté :
Je l'ai vu sous le poids des belles feuilles vertes
Ecrasé. Je l'ai vu tous les membres inertes.
Ses yeux désorbités, pleins de morne langueur,
N'apercevaient partout que la verte couleur !
Et lui n'avait rien moins que la mine farouche :
La Plainte ne saurait éclore de sa bouche.
Il semblait dire, hé quoi ! Voyez-vous le mouton
Se plaindre du mortel qui lui prend sa toison ?
Il tend plutôt son dos, où s'arrondit la laine,
De peur qu'on ne l'écorche ou qu'on ne le malmène.
Heureux d'être tondu sans avoir trop de mal,
Serais-je donc plus sot que ce pauvre animal ?
Non, non, tondez... tondez... puisqu'il faut qu'on me tonde,
Je veux par mon courage émerveiller le monde :

Tondez... tondez encor, je suis si patient !
Tondez... tondez toujours le cochon de payant !
Et qu'importe mon nom, seule compte la chose :
La chose est de payer, de voir le ciel en rose.
Ne faut-il pas de l'or pour que soient gros et gras
Ministres, Députés, le jour du Mardi Gras ?
N'en faut-il pas aussi pour les budgétivores
Qui semblent devenir de fameux carnivores !
Que deviendraient, sans nous, leurs airs épanouis ?
Il est si doux de vivre aux frais d'un doux pays !
Et c'est par légions que tous sortent de terre,
Armés de longues dents pour dévorer leur mère.
Aussi que je les plains si la poule aux œufs d'or
Est, par leurs mains, ouverte. Adieu, poule et trésor !
Et nous verrons alors combien leur nez s'allonge,
Au point que nous croirons y voir même une allonge ;
Nous les verrons chétifs, taillés en échalas,
Les yeux éteints, mourants, et de souffrir bien las.
Mille voix leur crieront : Il faut mourir, ô frères !
Et leur tombe sera la fin de leurs misères.
Mais d'un geste pieux, pour eux, l'on gravera
Cette épitaphe-ci qui bien juste sera :

Ici-git, corps et dents, un vrai budgétivore.
Il a mangé si vite et fonds et revenu
Que de dodu, fourré, sec il est devenu.
Priez pour que bien gras, il redevienne encore !

LES « DÉFORMÉS »

Sait-on pourquoi l'aliéniste
Voit des fous, et partout des fous ?
Pourquoi le juge est formaliste
Et jugerait chapons, hiboux ?
Pourquoi l'avocat est fumiste ?
C'est que le contenu s'adapte au contenant
Et qu'ils se sont formés, tout en se déformant.

Sait-on pourquoi le Sorboniste
Parle comme un Topinambous ?
Que le philosophe est sophiste ?
Et pourquoi — mais je l'en absous —
Croque-mort est tout humoriste ?
C'est que le contenu s'adapte au contenant
Et qu'ils se sont formés, tout en se déformant.

Et pourquoi le capitaliste
Voudrait nous réduire en gros sous ?
Que pédagogue et moraliste
Gourmanderaient le pape et vous ?
Pourquoi froid est le calviniste ?
C'est que le contenu s'adapte au contenant
Et qu'ils se sont formés, tout en se déformant.

Pourquoi le jardinier Ariste
Semble pousser parmi ses choux ?
Et que le gros pépiniériste
Rêve qu'il devient plant de houx ?
Et pourquoi l'homme est « maboul iste » ?
C'est que le contenu s'adapte au contenant
Et qu'ils se sont formés, tout en se déformant.

LEUR PEINTURE

Voulez-vous avoir en partage
Fraîcheur et beauté de visage ?
Etendez avec votre main,
Sur votre peau de frais satin,
Un ou deux doigts de blanche pâte
Que vous laissez sécher sans hâte.
Quand le produit est appliqué,
Que tout se trouve bien masqué,
Vous avez, ô belle, en partage,
Fraîcheur et beauté de visage.

Alors avec une eau de rose,
Enlevez le masque et sa cause.
Cette eau, déjà fort en faveur,
Donne à la peau plein de douceur.
Mettez alors, car c'est l'usage,
Une crème sur le visage :
Mettez, le front calme et serein,
Un masque encor sur le satin.
Et vous aurez, belle en partage,
Fraîcheur et beauté de visage.

Puis enlevez aussi la crème
Qui cache tout ce que l'on aime,
Au moyen d'un mignon mouchoir.
Et, l'œil fixé sur le miroir,

Employez une... pâte rose.
Mais retenez bien cette chose :
Notre pâte doit demeurer,
Il s'agit de l'incorporer.
Et vous aurez, belle en partage,
Fraîcheur et beauté de visage.

Après c'est le tour de la poudre,
Quel grave problème à résoudre !
Semez une poudre de riz
Qui se rapporte au coloris.
Et l'on arrive au rouge en pâte,
Mais c'est bien là que tout se gâte,
Que tout devient affreux, criard,
Vous l'emploierez donc avec art.
Et vous aurez, belle en partage,
Fraîcheur et beauté de visage.

Mais trop d'éclat a la peinture.
C'est celui d'une pomme mûre.
Un semblant de poudre de riz
Ramène alors Grâces et Ris.
Mais j'allais oublier la lèvre,
Ah ! c'est à m'en donner la fièvre :
Donnez-lui l'éclat du carmin
Et formez-en bien le dessin.
Et vous aurez, belle en partage,
Fraîcheur et beauté de visage.

Afin de faire un vrai chef-d'œuvre,
Vous devez mettre tout en œuvre ;

Charger d'un enduit tous vos cils ;
Peindre au crayon les deux sourcils ;
Ombrer finement la paupière ;
L'allonger d'une main légère,
Enfin avoir de si grands yeux
Qu'ils embrasseront terre et cieux.
Et vous aurez, belle en partage,
Fraîcheur et beauté de visage.

Donc surpassez dame Nature
Par le bel art de la peinture.
Et, sur votre charmante peau,
Faites un superbe tableau.
Observez bien l'art des nuances
Et tirez-en cent conséquences.
Ayez surtout ce goût parfait
Qui met en relief chaque attrait.
Et vous aurez, belle en partage,
Fraîcheur et beauté de visage.

SATIRE V

—

CHARLOT

O muse ! inspire-moi, je chante dans ces vers,
L'homme le plus fameux qu'engendra l'univers ;
L'homme qui s'illustra par de telles merveilles
Que jamais les Césars n'en firént de pareilles ;
L'homme qui s'est donné le beau nom de Charlot ;
L'homme le plus moderne et l'homme le moins sot ;
L'homme dont le génie est extraordinaire ;
L'homme le plus célèbre et le plus populaire :
Car dans cet univers qui ne le connaît pas ?
Les rameaux de laurier naissent sous tous ses pas.
Sans la moindre bataille il a conquis le monde :
On voit lui, toujours lui, sur la terre et sur l'onde.
Il sert ou de breloque ou de porte-bonheur,
Ou l'on a son portrait chastement sur le cœur.
Et mille reporters font mille et mille enquêtes,
Afin de bien savoir comme il met ses chaussettes.
Mais voyons donc Charlot accomplir ses exploits,
Voyons s'il est mortel et dieu, tout à la fois :
Il est si merveilleux que par une grimace,
Il fait rire aux éclats un homme au cœur de glace.
Sitôt qu'il apparaît le soleil resplendit,
La Tristesse à l'œil sombre et s'éclaire et sourit.

S'il est vrai que le rire est le propre de l'homme,
Tudieu ! Vive Charlot, dieu des Ris je le nomme !
Qui connaît son pareil ? Où vit-il ? dans quel lieu ?
Qui, comme lui, paraît l'image de ce dieu ?
Son corps forme jouet, machine articulée,
Où tout semble ressort, montre fort bien réglée.
Son visage a surtout, deux yeux de merlan frit,
Un sommet de moustache, un air d'enfant contrit.
L'appareil de Charlot ? Le chapeau minuscule,
La canne à moulinet : c'est son bâton d'Hercule.
Mais notre homme — ironie — est impassible et froid,
Et le ris sur son teint se glace, par surcroît.
Machine articulée, il marche par saccades,
(Sans oublier les grands qu'il charge de bourrades).
Tourne pied contre pied, sans le moindre embarras,
Et redresse un chapeau qui glisse à chaque pas.
La canne, que l'on sait, marque alors la mesure
Et fait dans le tableau, ma foi, bonne figure.
Mais d'où vient qu'impassible il excite les Ris ?
C'est qu'il n'est que contraste et l'homme en est surpris.
Est-il en action ? Il fait tout le contraire
De ce que l'homme sain en pareil cas doit taire ;
Mais d'un air si naïf, d'un air si naturel,
Que le Ris, malgré soi, devient universel.
Son trop petit chapeau, sa trop large culotte,
Son veston étriqué, tout en lui le dénote.
Nous comprenons pourquoi Charlot est un vrai dieu,
Que nous mettre en liesse est pour lui simple jeu :
Nous comprenons pourquoi, devant cet homme illustre,
Le tout petit Pasteur est privé de tout lustre.

Qu'est ce méchant savant au prix du dieu Charlot ?
Il faut bien l'avouer, un être bien falot.
Allons, lâchons le mot, nous perdons tous la « boule »
Et c'est à Charenton qu'on nous conduit en foule.

SATIRE VI

—

LE NOUVEAU RICHE
(*Le profiteur*)

Mais d'où te vient, Bridon, cette immense fortune ?
Assurément du ciel, ou du moins de la lune.
Tes habits étaient hier par la lime rapés,
Aujourd'hui les marquis paraissent moins huppés.
Et roi te fait la mode avec tes bigarrures ;
Tes habits, marron-clair, tes voyantes fourrures ;
Tes grosses bagues d'or, tes chaînes, tes brillants ;
Et tes « autos » de luxe aux « klaksonnes » bruyants,
Qui te roulent partout et de boue éclaboussent
Le fretin, le piéton, dont les pas te courroucent.
Mais je te vois encor maigre, tout en longueur,
Et les os émergeant de ta mince épaisseur.
Ton corps, fort allongé, monté sur des échasses,
Etendaient de longs bras, empruntés aux Disgrâces,
Il semblait tout formé pour être épouvantail,
Et tes pauvres habits, en étaient l'attirail.
Jusques à la maigreur, peinte sur ton visage,
Du pauvre épouvantail conservait l'apanage.
Mais timide, effacé, tu paraissais alors,
Dans un trou de souris aurait passé ton corps.
Tandis que maintenant, ô coups de la fortune,

Tu domines le monde et le ciel t'importune.
Et depuis qu'on te voit dans les lambris dorés,
Ton ventre s'arrondit, s'étage par degrés,
Triple est ton court menton, ronde est ta large face,
La maigreur s'est enfuie, et l'on en perd la trace.
Enfin ta belle mine a tout d'un sénateur,
Tu peux le devenir sans être usurpateur.
Mais encore une fois, d'où te vient ta fortune ?
Assurément du ciel, ou du moins de la lune.
Quoi ! la guerre, dis-tu, t'apporta tout cet or,
Et tu ne frémis pas et tu t'en sers encor ;
Mais descendrais-tu donc des monstres de la terre ?
De la guerre, Bridon, il te vient de la guerre !
Pendant que l'univers était pleurs et sanglots,
Toi, tu puisais ton or dans le sang des héros !
Si je reprends pour toi le ton de la Satire,
Voici ce que mes vers, en deux mots, vont te dire :
La guerre, en mal d'enfant, et hurlant de douleur,
Met au monde un dragon, surnommé Profiteur :
Bien armé pour la lutte et pour lutter de taille,
Il livre maint combat, gagne mainte bataille :
Il livre maint combat aux puissants dieux de l'or,
Afin de posséder un immense trésor :
Vendant, truquant, volant, sans le front de la Honte,
Il n'est point de danger que pour l'or il affronte,
Même la sombre mort — par la corde s'entend —
Est-il un seul guerrier qui puisse en dire autant ?

. . . .

Ton sort est beau, Bridon, il est digne d'envie,
Charge-toi de lauriers la France t'y convie !

SATIRE VII

—

LE MERCANTIS

La guerre, en mal d'enfant, et hurlant de douleur,
Mit au monde un dragon surnommé profiteur.
La paix sut enfanter un monstre aussi vorace.
Assurément, Bridon, ce monstre est de ta race.
Il a, tout comme toi, l'amour ardent de l'or
Et vendrait jusqu'aux siens pour l'appas d'un trésor.
De tous les gens tarés qui grouillent dans le monde,
Qu'ils marchent sur la terre, ou qu'ils voguent sur l'onde,
Qu'ils soient jaunes ou blancs, qu'ils soient grands ou petits,
Le plus bas, le plus vil, est bien le mercantis.
Et c'est le mercantis, le monstre d'après guerre,
Qui, pour tous nos péchés, vient désoler la terre :
Sans vergogne et menteur, tortueux, inhumain,
Il a les doigts crochus, il est avide au gain.
Son œil fixe et troublant suit et guette sa proie,
Mais lorsqu'elle est surprise, il en pleure de joie :
La fascine ou l'endort, saute dessus d'un bond
Et selon sa nature ou la plume ou la tond ;
Mais prend plume et duvet lorsqu'elle a le plumage ;
Lorsqu'elle a la toison : peau, laine, davantage.
Le voyez-vous, là-bas, entasser tout le grain,
Au risque de nous voir bientôt mourir de faim ?

Heureux s'il ne fait pas d'une blanche farine,
Un produit, fort douteux, de la plus grise mine.
Et quand il tient en main le faible producteur,
Il est, sur le marché, le puissant dictateur.
C'est alors qu'il se met à plumer, à tout tondre,
Et que, devant son poids, tout se courbe et s'effondre.
Le voyez-vous, là-bas, laisser perdre les fruits,
Afin que pour son bien augmentent les produits ;
Charger à s'écrouler la réserve des Halles
Et commettre partout scandales sur scandales ?
Pourquoi le laisse-t-on ainsi nous affamer,
Les récoltes sont donc à qui ne sait semer ?
Le comble, c'est qu'il est même intermédiaire
Et rend, par ce moyen, la vie encor plus chère.
Le voyez-vous enfin se répandre, en tous lieux,
Et porter jusqu'aux champs son front audacieux ?
Mais il fait sa fortune en l'espace d'un lustre,
Puis devient député, sénateur, homme illustre !

SONNET

—

LE COURTIER MARRON

Son ventre et son menton descendent en étage
Sur un gros tas de chair à point pour l'étalage ;
Des yeux d'oiseau de proie, et toujours clignotants,
Percent un gras visage, armé de longues dents.

Il est tout chargé d'or : donc puissant personnage.
De cœur, il n'en a pas ; de foi, pas davantage.
Il fait sur les marchés la pluie et le beau temps :
Mieux vaut bons exploiteurs que mauvais exploitants.

Ses pareils aujourd'hui pullulent sur la terre,
Depuis plus de dix ans, depuis la grande guerre,
Il n'est que des courtiers, que des entremetteurs.

Il nous faut enrichir cette gent parasite,
Elever tous nos prix pour ces bons exploiteurs.
Un luxe est de manger : il mène à la faillite.

SATIRE VIII

—

LE PHILOSOPHE

Philosophe superbe, au cerveau creux et terne,
Si pour nous éclairer tu souffles la lanterne,
Comment dans tes écrits pourrons-nous y voir clair ?
Mieux vaut cent fois chercher un anneau dans la mer.
Il est vrai que, pour toi, l'homme n'est qu'une bête
Et tu veux le contraindre à marcher sur la tête ;
Ou bien le voir guider comme le bon Burdin,
En selle sur son âne et la queue à la main.
Alors entasse encor doctrine sur doctrine.
Ton cerveau n'est-il pas inépuisable mine ?
Et fais, sans hésiter, noir ou rouge aujourd'hui,
Ce que tu fis blanc hier, avec preuve à l'appui.
Puis mêle et brouille tout dans le cours d'un ouvrage,
Fin et commencement sont pour le mariage,
Et si le beau milieu saute aux extrémités,
Les lecteurs ébahis s'y casseront le nez.
Maintenant il te faut cent noms pour une chose,
Pour cent choses aussi le même nom s'impose.
Enfin que faux et vrai, l'olivier à la main,
Marchent, en bons amis, dans le même chemin.
Alors nous nous mettrons l'esprit à la torture,
Pour entendre une langue énigmatique et dure,

Ou plutôt un jargon : délice des pédants,
Qu'on ne saurait parler sans grincements de dents.
— Hé ! tout beau, réponds-tu : Monsieur le Satirique,
Je voudrais, qu'à présent, un des nôtres s'explique.
— Soit. Qui veut s'expliquer ? — Le grand Schopenhauer.
— Je donne la parole à ce grand magister :
« L'obscurité de Kant, dit notre pédagogue,
« Fut d'un fâcheux exemple et fut bientôt en vogue :
« On vit des légions de plats imitateurs,
« Qu'on pourrait appeler, vrais mystificateurs.
« Ils abusèrent tant des défauts du modèle,
« Que le non-sens armé jaillit de leur cervelle,
« Et comme il se cacha sous cette obscurité,
« Il ne put que surprendre et nous rendre hébété.
« De le faire jaillir eurent le privilège :
« Fichte... Schelling. .Hégel...les pédants de collège.
« Mais Hégel fut surtout le type « Kolossal »
« Qui nous crut non Burdin, mais son pauvre animal. (1) »
C'est ainsi que parla non pas un satirique,
Mais le grand magister dans un livre authentique. (1)

(1) Le Monde comme Volonté et comme Représentation : « L'obscurité que Kant mit parfois dans son exposition, dit « notre pédagogue, fut surtout fâcheuse par le mauvais exem- « ple qu'elle donna ; les imitateurs imitèrent le défaut du mo- « dèle, et ils firent un usage déplorable de ce dangereux pré- « cédent... Fichte, le premier, s'empara de ce privilège et l'ex- « ploita en grand ; Schelling en fit au moins autant, puis une « armée de Scribes affamés, dépourvus d'esprit et d'honnêteté, « se hâta de surpasser Fichte et Schelling. Pourtant on n'était « pas encore au comble de l'impudence ; il restait des non- « sens plus indignes à nous servir, du papier à barbouiller « avec des bavardages plus vides et plus extravagants encore,

Des propos, qu'il vous tient, je suis fort au-dessous :
« Ils écrivent, dit-il, pour des maisons de fous. »
— Holà ! crie un docteur, et je vous le demande ;
Vous croyez que par nous la Kultur allemande...
— La Kultur règne, hélas ! dans l'Université
Et Kant en est toujours le maître incontesté.
Pourtant est-il au monde un plus fameux sophiste ?
Est-il homme plus froid, et plus froid moraliste ?
D'ailleurs notre génie et si simple et si clair,
Ne va pas comme vous se perdre dans l'éther.
Et du non-sens armé laisse le privilège,
A Kant, aux Allemands, aux pédants de collège !

« réservés jusqu'alors aux seules maisons de fous : Hégel pa-
« rut enfin, auteur de la plus grossière, de la plus gigantesque
« mystification qui fut jamais ; il obtint un succès que la pos-
« térité tiendra pour fabuleux et qui restera comme un monu-
« ment de la niaiserie allemande. » Inutile de dire que Schopenhauer est aussi obscur que les autres. Et voilà ce qu'on apprend à nos pauvres étudiants !

DIALOGUE

entre le savant CREUZER et Edgar QUINET
sur la philosophie allemande

CREUZER

Ma foi, bien fou qui comprendra
Ce jargon et ce fatras-là.

QUINET

Quoi, cette chose vous étonne ?
Qui le comprend ? Monsieur Personne.

CREUZER

Ce style de pédants, ce langage de fous,
Me semble, cher Quinet, écrit exprès pour vous.
Et si vous m'expliquiez...

QUINET, *riant*

Monsieur, l'inexplicable,
Vous seriez, je l'assure, un mortel admirable.

CREUZER

C'est qu'en votre pays, tout le monde est devin
Et vous voyez fort clair où nous ne voyons rien.

QUINET

Vous êtes le caveau, nous sommes la lanterne,
Mais malgré tout,c'est nous,toujours nous,que l'on berne.

CREUZER

Pour moi, je ne puis lire un auteur allemand
Sans que vous l'expliquiez, je l'avoue humblement.

QUINET

La France est le flambeau du monde
Qui brille jusqu'au fond de l'onde.
Il est si clair, il est si beau,
Que vous avez juré d'éteindre ce flambeau (1) !

(1) Voici la réponse que fit Edgar Quinet au savant Creuzer qui se plaignait de ne comprendre la philosophie allemande que si elle lui était expliquée par un Français. Cela ne m'étonne pas, lui répondit-il, pour descendre dans un caveau, il faut une lanterne .. Et, ajouta-t-il, c'est parce que la France est cette lumière du monde que les philosophes allemands ont juré de l'éteindre.

Taine dit au sujet du jargon allemand : Tous ces grands mots, relativité, subjectivité, réflexibilité, spontanéité, font un cliquetis qui fait supposer au lecteur qu'il écoute un concert chinois.

SATIRE IX

—

AU DIEU DE LA « KULTUR »

Je te chante en ces vers, ô dieu de la Culture,
Mais jusqu'à quand vas-tu torturer la nature,
Et construire, ici-bas, tout un monde à l'envers,
Veux-tu donc voir nos pieds s'élever dans les airs?
Il est vrai qu'aujourd'hui Kolossale est ta force ;
Que l'univers entier se prend à ton amorce ;
Que Kant, ton fameux Kant, règne partout en roi ;
Que tout ce qu'il nous dit est article de foi ;
Qu'enfin, en te jouant, sans arrêt, tu nous bernes ;
Que pour nous éclairer tu souffles les lanternes :
J'admire, te dis-tu, tous ces ânes bâtés
Qui se pâment devant mes contre-vérités,
Et qui sont assez fous pour marcher sur la tête.
Allons, disons-le mot, l'homme n'est qu'une bête,
Et le pauvre latin est décrépit, usé :
Abréger telle vie est donc jeu fort aisé.
Mais un sang tout nouveau doit rajeunir le monde,
Et c'est sur vous, Germains, que mon espoir se fonde :
Sur vous, le peuple fort, le peuple élu de Dieu (1),
Sur vous, né pour régner en tout temps, en tout lieu.

(1) C'est ainsi que parlent les philosophes allemands.

Voyez donc ce que fit, par moi, votre Culture ;
Elle renversa net l'ordre de la nature ;
Fit prendre, sur tous points, l'erreur pour vérité
Et répandit partout la franche obscurité.
Des pensers du latin, c'est la contre-partie :
S'il dit blanc, je dis noir, car tel est mon génie :
Le Vrai, pour les latins, est toujours dans l'objet :
Pour nous, c'est le contraire : il est dans le sujet.
Le Beau, comme le Vrai, pour eux est dans les choses :
Le jeu des facultés nous en marque les causes.
Le Vrai, le Beau, le Bien, ici marchent unis :
Nous leur donnons toujours des chemins définis.
Pour eux, sans la Bonté, point de culture vraie ;
Mais la Bonté, pour nous, est semblable à l'ivraie :
La Force et l'Energie, enfantent des géants,
La Douceur, la Bonté, des êtres vacillants ;
Des êtres sans vigueur, voués à l'impuissance ;
Et que vaincront demain la Force et la Science.
Nous sommes dès longtemps les maîtres des cerveaux,
Nous avons de ce monde éteint tous les flambeaux,
Et sans un pur hasard déjà la grande guerre
Nous faisait, ô germains, les maîtres de la terre.
Pour atteindre le but, il suffit d'un effort.
Ne l'oubliez jamais, l'avenir est au fort.
Voilà ce que tu dis, ce que veut ta Culture :
Elle fait aux humains la plus cruelle injure.
Mais j'espère qu'enfin tous les ânes bâtés
Ne se payeront plus de contre-vérités,
Et qu'ils ne voudront pas, sous le nom de science,
Pendre la Vérité, bien haut, à la potence !

SATIRE X

—

L'HOMME DE SCIENCE

Etre chétif et vain qui rampes comme vers,
Te croiras-tu toujours centre de l'univers,
Et le seul héritier, du vrai, de la science ?
Oui, ton immense orgueil prouve ton impuissance :
Où vas-tu ? D'où viens-tu ? Tu ne peux le savoir
Et même nier Dieu n'est pas en ton pouvoir.
De tes prétentions, permets-moi de sourire,
La stricte vérité m'oblige à te le dire.
Car, réponds : Peut-on voir un homme,un magistrat,
Etre juge et partie ? Ah ! si comme avocat...
— Halte-là, me dis-tu, tel juge se récuse
Et d'être partial aussitôt je l'accuse.
Mais s'il se juge, lui ? Tu réponds : « C'est trop fort,
Le voit-on, par arrêt, se condamner à mort !
Nul ne saurait d'ailleurs se bien juger soi-même,
Mais vous me paraissez pousser tout à l'extrême... »
— A l'extrême, fais-tu, qui juge la raison ? —
Je dis avec l'Echo : La raison, la raison.
Elle est juge et partie et juge elle demeure :
Elle se juge encor, sans dire je me leurre.
Il faut bien l'avouer, tout est acte de foi.
La foi dans la raison, tu l'as tout comme moi.

(1) Je parle ici du faux savant, et non pas de l'homme de science, proprement dit.

Car si la foi n'est plus, il n'est plus de science,
Se jouer du croyant est donc outrecuidance.
La science d'ailleurs a l'horizon borné,
Tout savant doit le voir s'il n'est illuminé.
Est-ce dans ses fourneaux qu'il analyse l'âme ?
Voit-il le sentiment s'élever de la flamme ?
L'ordre de l'univers, ses forces, ses liens,
Nous montrent son objet et nous montrent ses fins.
Le secret de cet ordre et la cause des causes,
Sont cachés à ses yeux comme l'âme des choses.
On voit que son domaine est fort bien limité,
La croire universelle est puérilité,
Aussi l'on ne saurait parler de sa faillite, (1)
Puisqu'encore une fois l'on en sait la limite.
Mais science et progrès se tendent-ils la main,
Vont-ils, comme tu crois, dans le même chemin ?
Il ne faut point confondre et science et morale ;
La science souvent au progrès est fatale :
On doit à ses canons des montagnes de morts
Et cent de ses produits sont la ruine du corps.
Elle nous fait penser au vieux père Prudhomme,
Dont le sabre fameux est à deux fins pour l'homme.
Puis elle multiplie et désirs et besoins,
Et le corps est alors l'objet de tous nos soins.
Voilà pourquoi jamais tu ne prendras la lune ;
Mais je la vois qui rit... Fi ! c'est une importune !

(1) Brunetière eut tort de parler de la faillite de la science, celle-ci étant limitée ne saurait faire faillite. Au reste science et faillite sont deux mots qui doivent être très surpris de se trouver ensemble.

LA BALLADE DE PANDORE

Pour faire un gendarme...

Vous prenez naturellement
Un homme de grand jugement :
Un beau « sous-off. » conséquemment.
Vous le moulez subséquemment
Dans un habit superbement :
Le tenu prend la forme du tenant,
Le contenu, celle du contenant,
Pandore s'est formé, tout en se déformant.

Cet homme de grand jugement,
Ce beau « sous-off. » conséquemment
Qu'on a moulé subséquemment
Dans un habit superbement,
Applique alors le règlement,
Avouons-le infailliblement.
Et toujours péremptoirement.
Pandore s'est formé, tout en se déformant.

S'il tranche tout compétemment,
C'est qu'il sait tout évidemment.
S'il juge impitoyablement,
Et ses rapports qui sont vraiment
Ecrits académiquement
Le prouvent surabondamment.
C'est que moulé superbement,
Pandore s'est formé, tout en se déformant.

Donc en moulant superbement
Un homme de grand jugement :
Un beau « sous-off. » conséquemment,
Le tenu prend la forme du tenant,
Le contenu, celle du contenant,
Pandore s'est formé, tout en se déformant.

VÉNUS SORTANT DE L'ONDE

(*Vénus antique*)

Quand l'aimable Vénus sortit du sein de l'onde,
Mille astres éclairaient sa chevelure blonde,
Et leurs feux, se jouant dans ses beaux cheveux d'or,
Semblaient mille arcs-en-ciel plus merveilleux encor.
Elle ouvre ses yeux bleus pour éclairer la terre :
Ses yeux versent au jour des torrents de lumière.
Le soleil ébloui d'une telle clarté,
Ne voit point que le ciel pâlit de leur beauté.
Elle sourit enfin, ô céleste sourire
Qui saurait te chanter aux accents de la lyre !
La grâce suit partout ces Ris toujours charmants,
Sans pouvoir imiter leurs légers mouvements ;
Son teint que font les lys est parsemé de roses
Qui semblent s'y jouer nouvellement écloses ;
Pour son divin regard si grands sont les attraits
Que l'Amour aussitôt vient y puiser ses traits.
Jamais rien de si beau n'apparut dans le monde ;
Mais c'est son gai souris la source qui féconde :
Car il répand la joie, anime l'univers,
Calme en un seul instant les violentes mers,
Donne la vie aux fleurs, de l'ardeur au zéphire
Et l'oiseau, plein d'amour, dans la branche soupire.
Les dieux à ce spectacle, où tout charme les yeux,
Quittent le mont Olympe et volent vers ces lieux ;
Le grand Jupiter même, à la voix du tonnerre,

Accourt rendre à Vénus le sceptre de la terre :
Vous qui donnez à tous la beauté, la fraîcheur,
Vous qui donnez au lys sa si blanche couleur,
Vous qui charmez les dieux, vous, beauté souveraine,
D'un séjour si nouveau soyez l'aimable reine.
Il dit. Alors les dieux, devant tant de clarté,
Acclament tous Vénus reine de la Beauté !

VÉNUS SORTANT DU SEIN DE L'ONDE

(*Venus moderne*)

Quand la jeune Vénus sortit du sein de l'onde,
Courts étaient ses cheveux, fade était notre blonde,
Coiffée à la moderne, on eût dit un garçon.
Le col était rasé. (Par le coiffeur, dit-on).
Elle ouvre ses yeux bleus pour étonner la terre,
Ses yeux livrent au jour le plus troublant mystère :
Mystère des yeux peints, de l'éclat emprunté,
Dont s'orne la laideur pour singer la beauté.
Elle sourit enfin, ô grimaçant sourire
Qui pourrait te chanter sans que grince la lyre !
Et te chanter surtout, ô pauvre coloris
Qui, fait de toute pièce, épouvante les Ris,
Et qui, pour remplacer l'agréable nature,
Se vend chez le marchand de fard et de peinture.
La grâce fuit partout ces Ris aux longs apprêts
Que l'on ne saurait voir que sous forme d'arrêts.
Son teint de boutiquier, vendu pour lys et rose,
Détrempé par les flots, en lait se décompose
Et donne de Vénus un si cruel tableau
Que l'Amour apeuré se couvre d'un bandeau.
Jamais rien de si laid n'apparut dans le monde.
Pourtant cette laideur est source très féconde :
Féconde en ironie et même en ris divers ;
Mais ces ris sont moqueurs, se montrent à l'envers.
Triste est alors la fleur, triste est le frais Zéphire,

Et l'oiseau, sans amour, dans la branche soupire.
Les dieux à ce spectacle, où tout déplaît aux yeux,
Quittent narquois l'olympe et volent vers ces lieux :
Le grand Jupiter même, à la voix du tonnerre,
Accourt prendre à Vénus le sceptre de la terre :
Vous qui chez le marchand achetez vos couleurs,
Vous qui les répandez sous la forme de pleurs,
Vous qui n'en avez plus, qui devenez fontaine,
Du royaume du laid, soyez la laide reine.
Il dit. Alors les dieux, devant tant de hideur,
Acclament tous Vénus reine de la laideur !

SATIRE XI

LE MANNEQUIN

Terre et cieux, écoutez, vous tous, prêtez l'oreille,
Je chante maintenant la plus belle merveille
Que l'on puisse admirer sous la voûte des cieux,
Puisque je chante enfin l'homme semblable aux dieux.
Car c'est lui qui vous fit, ô mannequin sublime
Qu'un souffle tout puissant et tout divin anime :
Vous dont le teint de brique est si clair et si beau
Qu'il en est lumineux et nous sert de flambeau !
Vous qu'on peut appeler le roi de l'étalage
Et qui de notre siècle est la parfaite image ;
Vous que l'on a comblé de grâces et d'appas
Et même si comblé qu'on ne vous en voit pas.
Tant il est vrai que l'art aux profanes se cache
Et que le grand artiste à le prouver s'attache ;
Vous dont le fin visage est pétillant d'esprit
Et qui semblez bénir la serpe qui vous fit ;
Vous qui savez si bien représenter la femme
Qu'il suffit de la voir pour rire dans son âme :
Sur un buste carré l'on plante un fort long cou
Qu'on surmonte aussitôt d'une tête à joujou.
Et le tout obéit à si juste mimique
Que chaque mouvement est raide, automatique.

Mais ce qui met la femme alors dans l'embarras :
C'est l'affreuse longueur de ses longs et longs bras.
Et cependant ceux-ci prennent bientôt cent poses
Qui voudraient ressembler à cent apothéoses.
Tantôt ces bras tordus s'élèvent vers les cieux
Comme pour implorer l'assistance des dieux ;
Tantôt — et c'est charmant — ils sont placés pour faire
Un joli pied-de-nez à Madame la Terre ;
Tantôt ils semblent dire en agitant les mains :
Nous jetons nos bonnets par dessus les moulins...
Allons, le mannequin aujourd'hui synthétise
Ce siècle de folie où règne la sottise.
Car confessons que l'homme a perdu la raison
Et l'on ne prévoit pas, hélas ! sa guérison.

SATIRE XII

—

LA JEUNE FILLE

(*février 1929*)

Maudit soit le rimeur dont le vers trop facile
Fait du monde, ici-bas, la critique stérile.
Tout paraît à ses yeux la maison à l'envers,
Tout est à censurer, tout marche de travers.
Les gens sont corrompus, ridicules, fantasques,
Et nos fleurs de beauté ne sont plus que des masques :
Regardez, nous dit-il, cette perche, là-bas (1),
Lui trouvez-vous encor quelques troublants appas ?
La grâce, aux fins contours, honneur de la nature,
A quitté pour jamais son étique structure,
Le sein, couleur d'albâtre, en est aussi banni :
C'est un troisième sexe, au corps trop plat, uni :
Et regardez aussi l'éclat de son visage,
Les poudres et les fards y font leur étalage.
On se dirait au temps du joyeux carnaval,
Où chaque déguisé cherche l'original.
Et si nous remarquons sa marche et son allure,
Nous voyons qu'elle tient à changer de nature,

(1) N'oublions pas que cette satire a été faite au commencement de l'année 1929.

A paraître à nos yeux un déluré garçon.
Mais voudrait-elle aussi de la barbe au menton ?
Elle a certainement pour ancêtres les singes,
Car pour nous imiter elle rompt ses méninges.
Et regardez enfin ses fameux oripeaux,
Est-il, en notre temps, de monuments plus beaux ?
Et si les « Créateurs » n'inventent pas les voiles,
Le monde deviendra le monde des Etoiles !
Ah ! que ne revient-il ce bon et gai vieux temps,
Où la vie en sa fleur n'est qu'éternel printemps ;
Où le charme et la grâce ornent la jeune fille ;
Où le beau teint de lys sur son visage brille ;
Où d'elle se dégage une exquise fraîcheur,
Et du beau lys des champs la plus pure couleur.

. . . .

Beau censeur bilieux, quittez cet air morose,
Vous voyez tout en noir, moi, je vois tout en rose.
A l'heure où nous croulons sous le poids de l'impôt,
Marcher sans vêtement ne serait point si sot.
Et mieux vaut acheter plusieurs feuilles de vigne
Que robes et manteaux chez Paquin ou Lavigne.
Tout n'est plus à vos yeux que maisons à l'envers
Et la jeunesse même étale ses travers.
Soit. Mais triste est la vie, il faut donc plutôt rire
De ces longs échalas que je vous vois décrire.
D'autant plus que demain échalas, attirails,
Serviront aux moineaux d'affreux épouvantails !

L'ÉCRIVAIN ET LE BRIGAND

récit tiré d'une fable de Kryloι
et dédié à des milliers d'écrivains modernes.

Il était une fois le plus grand des brigands
Que la terre en fureur rejetât de ses flancs ;
Jamais être ne fut plus propre à la potence,
Mieux fait pour y jouer le rôle de balance.
La potence d'ailleurs le pendit un beau jour,
Voilà notre brigand au ténébreux séjour :
Minos et Rhadamante instruisent son affaire :
Il te faut maintenant bouillir dans la chaudière !
Un écrivain fameux comparaît aussitôt :
Tu dois par un feu doux être cuit comme un rôt :
Lui qui chanta toujours l'adultère et le vice,
Attendait en tremblant un bien autre supplice.
Dans la grande chaudière on jette le brigand
Et l'on allume alors un feu tellement grand
Que le sombre séjour est séjour de lumière.
Mais que devient notre homme, hélas ! dans la chaudière ?
Dieu, je crois fermement que je l'entends gémir
Et je sens et mon cœur et mes membres frémir.
Ah ! qu'il doit regretter le nombre de ses crimes,
D'avoir fait, ici-bas, tant et tant de victimes.
Mais quittons ces pensers et revenons plutôt
A l'écrivain fameux dont on veut faire un rôt :
Alecto le saisit, le met alors en broche,
Et d'un feu très léger l'Euménide l'approche.
Oui, mais le feu grandit, grandit, grandit toujours
Et chaque siècle apporte à ce feu son concours.

Tandis que le brigand, ô cruelle injustice,
Voit son bûcher s'éteindre et finir son supplice.
Notre écrivain fameux se plaint amèrement,
Aux dieux, à Jupiter, d'un pareil traitement.
Mais on voit aussitôt bondir notre Furie
Et ses serpents dressés, elle siffle et s'écrie :
O monstre que l'Enfer regarde avec horreur,
Il te faut expier dans ce lieu de terreur,
Tes milliers de forfaits, tes montagnes de crimes.
Les fautes du brigand, sont fautes bien minimes,
Si l'on veut comparer à toi ce criminel,
Aussi son châtiment est-il bien moins cruel.
Que dis-je, moins cruel ? Tous les dieux lui pardonnent ;
Mais à ton juste sort, tous les dieux t'abandonnent...
Regarde, devant toi, cet immense miroir,
Ce qu'ont fait tes écrits, eh bien ! tu vas le voir :
Vois tous ces jeunes gens, toutes ces jeunes filles,
Honte du genre humain, désespoir des familles,
Qui donc empoisonna leur cœur et leur esprit,
Qui donc si ce n'est toi, toi, l'écrivain maudit ?
Qui railla la pudeur et le tendre hyménée,
Chanta les passions, la licence effrénée,
Qui railla le devoir, l'autorité, les dieux,
Qui railla le présent, le passé, les aïeux ?
Mais vois le résultat d'une telle doctrine :
Vois le pays entier qui court à sa ruine.
Et si ton feu grandit et doit toujours grandir,
C'est que tu dois encor agir sur l'avenir.
Tes œuvres, sache-le, mesurent ta souffrance,
Souffre donc sans te plaindre et perds toute espérance !

LA VIEILLE FILLE

Sait-on pourquoi la vieille fille
Montre aux hommes ses longues dents ?
Pourquoi ses yeux, percés en vrille,
Leur lancent des regards perçants ?
C'est, d'après ce qu'on raconte,
Que les hommes, vilaines gens,
Osent la laisser pour compte.

Pourquoi son humeur est revêche
Et fait fuir grâces et désirs ?
Et pourquoi, pudique et pimbèche,
Elle défend tous les plaisirs ?
C'est, d'après ce qu'on raconte,
Que les hommes, vilaines gens,
Osent la laisser pour compte.

Pourquoi son ennuyeuse vie
Se passe en des regrets cuisants.
Pourquoi quelque grain de folie
Fait d'elle un être extravagant.
C'est, d'après ce qu'on raconte,
Que les hommes, vilaines gens,
Osent la laisser pour compte.

Pourquoi dans la jeune Amérique,
Et pour préciser à Boston,
Nous la rendons si famélique
Qu'elle nous mangerait, dit-on.
C'est, d'après ce qu'on raconte,
Que les hommes, vilaines gens,
Osent la laisser pour compte.

BALLADE DE BLANCHE LA JOLIE

Si le matin Blanche est jolie,
A teint clair, doux yeux et fraîcheur,
Et le visage en harmonie
Avec un printemps, tout en fleur,
Pourquoi faut-il que la Laideur,
Par caprice et par fantaisie,
De rouge teint tant de splendeur,
Si le matin Blanche est jolie !

Si Blanche à l'aube de la vie
Charme par sa pure candeur,
A le maintien, la modestie,
De la Grâce et de la Pudeur,
Pourquoi faut-il que la Laideur,
Ecoutant son mauvais génie,
Vienne souiller tant de blancheur,
Si le matin Blanche est jolie !

Si Blanche a la beauté convie,
Par sa bonté, par sa douceur ;
Si Blanche est des mortels chérie ;
Si Blanche a l'Amour dans son cœur,
Pourquoi faut-il que la Laideur,
Qui pour faire mal s'ingénie,
Lui verse des flots de noirceur,
Si le matin Blanche est jolie !

Pourquoi cacher tant de splendeur,
Pourquoi souiller tant de blancheur,
Et t'écouter, mauvais génie !
Si le matin Blanche est jolie !

SATIRE XIII

—

LE DÉPUTÉ

Je chante ce héros, ce foudre d'éloquence,
Dont les mille discours font l'honneur de la France,
Et dont la bouche d'or parle encor tant et tant
Qu'elle est un vrai moulin. (A parole s'entend).
Muse, toi qui le fis Pic de la Mirandole :
Toi qui, pour lui, trouvas le moulin à parole ;
Toi qui veux que Tripet, déjà garde des sceaux,
Soit dès demain ministre ou de l'Air ou des Eaux ;
Toi qui prétends avoir autant de ministères
Qu'il est de députés, qu'il est de mandataires ;
Et qui donnes à tous des noms pleins de beauté :
Ministère de l'Air ! Celui de la Santé !
Toi qui tiens qu'entre élus règne enfin l'harmonie ;
(Faire chacun ministre est un trait de génie).
Dis-nous ce qu'il advient lorsqu'on vote pour soi,
Que l'unanimité devient ainsi la loi :
On ne verra donc plus mainte bête sauvage
Pousser des hurlements, voire des cris de rage,
Et les yeux en furie agiter de longs bras
Qu'on pourrait croire armés de larges coutelas.
Puis après avoir fait ce trop vain simulacre,
Prendre les députés pour têtes à massacre.
Mais, dieux, que deviendra le mot sacramentel :
Je me couvre, Messieurs, dit d'un ton solennel.

On ne verra donc plus nos pauvres ministères
Harcelés, nuit et jour, être tous éphémères,
Et tombés sous les coups de pantins déchaînés
Qui veulent le pouvoir, non être gouvernés,
Et qui n'ont qu'un seul but, avoir l'assiette au beurre,
En est-il un de nous qui sur ce point se leurre ?
Ah ! périsse à jamais notre si beau pays
Plutôt que cette assiette et que leurs appétits.
La France est moins pour eux que leur vieille culotte,
Tout dans leurs actions est là qui le dénote.
On ne verra donc plus tous ces partis fameux
Qui ne riment à rien et ne sont que mots creux.
Ils en changent d'ailleurs tout comme de chemise,
C'est affaire de mode, ou mieux, de convoitise :
Chose était encor hier rouge comme le sang :
Mais il a tant pâli qu'il est devenu blanc.
Combien de députés à ce Chose ressemblent ?
Je les nommerais bien, mais je vois qu'ils en tremblent.
Il est vrai que déjà tous me lancent des traits
Et me donnent du sot pour ne changer jamais.
Enfin nous allons perdre un merveilleux théâtre,
Où l'on jouait si bien l'art que l'on idolâtre :
L'art héroï-comique était si bien rendu
Que le moindre des leurs y semblait entendu.
Et l'on ne verra plus mainte bête sauvage,
Pousser des hurlements, voire des cris de rage,
Et les yeux en furie agiter de longs bras
Qu'on pourrait croire armé de larges coutelas,
Puis après avoir fait ce trop vain simulacre,
Prendre les députés pour têtes à massacre.

SATIRE XIV

—

LE FRETIN DE LA POLITIQUE

Après avoir chanté ces foudres d'éloquence
Qui portent jusqu'aux cieux le beau nom de la France,
Il nous faut arrêter aux êtres plus petits,
Car s'il est de gros rats, il est bien des souris.
Et le petit rongeur, même sans qu'il s'en pique,
Nous montre fort souvent qu'il est fin politique.
Le voyez vous là-bas qui va tendant le nez ?
Sur chaque girouette, il a les yeux tournés ;
De la marche du vent, on le voit qui s'enquête,
Afin de bien choisirsa future « étiquette » :
Sera-t-il blanc ou noir ? rose ou rouge éclatant ?
Sera-t-il sans couleur ? C'est affaire du vent.
Et qu'il pratique bien, souriant et bonhomme,
L'art de toujours cacher qu'il trompe toujours l'homme :
Criant avec les sourds, hurlant avec les loups,
Il pleure, il rit, il chante, avec les pauvre fous.
Il a l'esprit si grand, il se met tant au large,
Qu'en fait d'opinions, toutes il les partage,
Et l'homme qui lui parle a certes sa couleur,
Surtout si ce dernier est un gros électeur.
Puis d'où viennent souvent nos méchantes querelles ?
De purs malentendus, de simples bagatelles.

Enfin si le vent tourne et perd ainsi le Nord,
Lui ne le perd jamais, car c'est un homme fort,
Il change de couleur et... voire de visage,
Inutile, entre nous, d'insister davantage.
Mais s'il ne peut le faire à cause du passé,
Il est prêt à la lutte, et n'est jamais lassé.
Il ne recule alors devant nulle alliance,
Et notre homme partout pêche avec assurance :
Il fait tant et si bien que le plus gros poisson,
Tout comme le petit se prend à l'hameçon.
C'est qu'il promet la lune et la promet sans cesse,
Aussi tout électeur en pleure d'allégresse.
Car de la posséder si grand est le désir,
Qu'on engage en ce but, jusques à l'avenir...
Ah ! qu'il pratique bien, souriant et bonhomme,
L'art de toujours cacher qu'il trompe toujours l'homme :
Criant avec les sourds, hurlant avec les loups,
pleure, il rit, il chante, avec les pauvres fous !

AMANT DE JADIS

—

OUI... SI J'ÉTAIS BERGER

Oui, si j'étais berger, vous, aimable bergère,
Que la nature, Iris, à nos yeux serait chère,
Et que nous aimerions, à l'ombre de l'ormeau,
Célébrer notre amour au son du chalumeau.
Ah ! loin de nous seraient les plaisirs de nos villes,
Ils sont, ma chère Iris, en soucis trop fertiles.
Et loin de nous encor le monde et ses attraits,
Nous aimons trop jouir d'une tranquille paix.
Nous n'aurions qu'un penser, suivre enfin la nature.
On goûte en la suivant la félicité pure :
Elle nous dit partout : aimez, aimez toujours,
Pour aimer et chérir, vie et temps sont si courts !
Aimez, ô chers amants, sans feinte et sans nuage,
Du cœur sensible et bon, l'amour est le partage.
La haine, l'âpre haine a fui loin de ces lieux,
Aussi c'est un séjour vraiment délicieux.
Voyez dans les rameaux l'aimable tourterelle,
C'est l'amour qui soupire au rythme de son aile ;

(1) Voici le jugement d'Auguste Dorchain sur ce petit poème : Soyez félicité, mon cher poète, par votre dévoué confrère, pour ce poème qu'auraient signé d'Urfé, Racan ou Segrais.

Ecoutez les oiseaux des monts et des vallons,
C'est l'amour qu'on entend dans leurs douces chansons.
Tout répète à l'écho le tendre mot de j'aime,
Sans ce mot, il n'est rien, c'est le néant lui-même.
Aimez, ô chers amants, aimez, aimez toujours,
Pour aimer et chérir, vie et temps sont si courts,

. . . .

Je ne suis point berger, vous n'êtes point bergère,
Et pourtant la nature, Iris, nous est bien chère :
C'est que nous aimerions, à l'ombre de l'ormeau,
Célébrer notre amour au son du chalumeau.

AMANTS MODERNES

—

OUI... SI J'ÉTAIS BERGER...

Oui, si j'étais berger, vous aimable bergère,
Ce serait pour un jour, non pour deux, je l'espère.
C'est que nous aimons trop, sous le ciel de Paris,
Ces concerts, ces jazz-band, ces cris fous, tous les Ris.
Et loin de nous seraient tous les plaisirs champêtres,
Ils sont, ma chère Iris, bons pour nos vieux ancêtres.
Et je ne vous vois pas à l'ombre de l'ormeau
Roucouler notre amour au son du chalumeau.
Nous n'avons qu'un penser : vivre enfin notre vie
Et cueillir, nuit et jour, tous les fruits de l'Envie.
Cueillez, dit la nature, et cueillez-les toujours,
Pour les savourer tous, vie et temps sont si courts !
Cueillez, ô chers amants, surtout ceux de votre âge,
Choisissez les plus beaux : ils sont votre partage.
Et n'oubliez jamais que les plus belles fleurs
Ont, du soir au matin, perdu toutes couleurs.
Pourquoi les jeunes gens font-ils mainte folie ?
C'est pour vivre et jouir, c'est pour vivre leur vie.
Et pourquoi tous leurs cris et pourquoi tous leurs chants ?
C'est qu'ils veulent montrer qu'ils sont heureux amants.
Tout à l'Echo répète : il faut vivre et bien vivre,
Et ce magique mot nous grise et nous enivre.

Aimons, aimons les Ris, la Joie et les Amours,
Pour goûter les plaisirs vie et temps sont si courts !
Je ne suis point berger, vous n'êtes point bergère,
Mais la campagne, Iris, ne peut nous être chère.
C'est que nous aimons trop, sous le ciel de Paris,
Ces concerts, ces jazz-band, ces cris fous, tous les Ris !

SATIRE XV

—

LE PETIT JEUNE HOMME

Ah ! le joli joujou que le petit jeune homme !
Une tête de poire, oh, non, comme une pomme.
D'esprit plein son chapeau, mais... où l'a-t-il laissé ?
Et pourtant il paraît suffisant, compassé.
Son cerveau nébuleux cherche en vain sa cervelle,
Aussi c'est dans les riens que le jeune homme excelle.
Il a si peu de vie et son œil est si mort
Qu'un être sans sommeil le regarde et s'endort.
Deux sacs, pris par le haut, lui servent de culotte,
Un paletot trop court l'engonce et le fagote.
Mais ce qu'il a de bien, certe, il doit le savoir,
C'est sa longue cravate et son charmant mouchoir.
Aussi regardez-le faire partout la roue,
Car le cher petit paon, c'est ainsi qu'il se loue ;
Qu'il étale à nos yeux ses mignonnes beautés ;
Qu'il nous éblouit tous par leurs pures clartés.
Mais à quoi rêve donc notre petit jeune homme
Dont la troublante tête est en forme de pomme.
Rêve-t-il au printemps, aux charmantes amours,
Aux attraits de sa belle, à ses brillants atours,
Au soleil, à la lune, au charme de l'Aurore,
Lorsque tout se réveille et s'éclaire et se dore ?

Rêve-t-il au bonheur du pauvre genre humain,
Rêve-t-il à la veuve, au sort de l'orphelin ?
Rêver, mais pourquoi faire ? Il veut vivre et bien vivre.
Ah ! ce n'est pas l'Amour qui le charme et l'enivre.
D'ailleurs lui seul est beau, lui seul a des attraits,
Et le sexe joli vient se prendre en ses rets.
Enfin, sachons-le bien, partout on le regarde,
Des cœurs il a l'empire et l'empire il le garde
Il veut vivre et bien vivre et dans l'oisiveté ;
C'est là qu'est le bonheur, qu'est la félicité.
On peut compter sur lui pour relever la race :
Chevalier, dors en paix, il marche sur ta trace !

SATIRE XVI

—

L'HOMME-SINGE

L'homme est, dit le savant, de la race des singes
Et pour le démontrer il se rompt les méninges.
Mais pourquoi le savant se les rompt-il ainsi ?
L'homme est-il un singe ? Oui. La preuve la voici :
Le singe qu'est-il donc ? Le roi de la grimace,
Malin, imitateur... le reste, je le passe.
Eh bien ! de l'être humain, c'est là le vrai portrait,
Il doit s'y reconnaître et s'y voir trait pour trait.
Voyez-le, tout petit, sur le banc de l'école,
Il singe en tout son maître, il singe sa parole :
Des grimaces, grand Dieu, il en fait tant et tant
Qu'une vieille guenon n'en saurait faire autant.
Voyez-le maintenant dans le champ politique,
Le singe pourrait-il être là plus typique ?
Notre homme est blanc ou noir ou rose ou rutilant,
Couleur de l'arc-en-ciel, selon d'où vient le vent.
Et des couleurs d'Iris, il sait monter la gamme,
On le voit, en tout lieu, qui la clame et déclame.
De tous les électeurs il sait prendre les traits,
Son sac est toujours plein de ruses, de portraits.
Mais est-il serviteur ? Il singe aussi son maître
Et les travers de l'un vont dans l'autre renaître.

Aussi, dit-on toujours, tel maître, tel valet.
Si l'un tient du fripon, certes, l'autre promet.
Et si le maître enfin est gibier de potence,
L'autre peut s'apprêter à quitter l'existence.
Et que fait le petit ? Il imite le grand :
Le tout petit Poucet marche à pas de géant.
Le pauvre n'a qu'un but : c'est d'imiter le riche,
Le brave paysan pour la ville s'entiche.
Partout l'homme est un singe, un singe imitateur ;
Mais le type achevé : C'est sûrement l'acteur.
Il apprendrait au singe à faire des grimaces
Et l'animal velu n'a qu'à suivre ses traces.
Son mobile visage, aux traits les plus divers,
Fait passer, devant nous, passions et travers.
Et c'est du genre humain la merveilleuse scène
Où vient se dérouler la comédie humaine.
Que dirons-nous enfin de tous ces gens de cour
Qui semblent être nés pour faire aux grands la cour?
« Sont ce qu'il plaît au prince ou s'il ne peuvent l'être,
« Tâchent au moins de le paraître :
« Peuple caméléon, peuple singe du maître. »
Enfin l'on voit partout que l'homme est héritier
De l'animal velu, du parfait grimacier.
Il est donc, ô savant, de la race des singes,
Nous l'avons démontré sans rompre nos méninges.

SATIRE XVII

—

LE MUFLE

Il me faut, tout d'abord, aller quérir un buffle,
Afin de bien savoir ce que c'est qu'un vrai mufle :
N'est-ce point, ô savant, la fin de ce museau
Que je touche du doigt ? Je suis sur le naseau.
Alors je vois qu'un mufle en tout endroit se fourre,
Et tout ce qui lui plaît, il faut qu'il le parcoure,
Le sente et le retourne avec autant de soin
Que fait le gras cochon avec son long groin.
Le mufle est donc sans gêne et sans délicatesse,
Maladroit et grossier, toujours plein de rudesse ;
Mais j'entends une voix qui me crie : Halte-là !
C'est le mufle, Mathieu, que tu définis là.
Et ses pareils, hélas ! pullulent dans le monde,
Dans ce siècle de fer cette race est féconde :
Au théâtre, Mathieu, campé dans un fauteuil,
Fait à ses deux voisins un éclatant accueil :
Il se croit tout permis, crache, mouche, éternue,
Et fait autant de bruit que s'il perçait la nue.
Il met sur les dossiers ses coudes et ses mains
Qui s'étendent alors comme ceux des pantins,
Enferment les voisins d'une telle manière
Que bientôt leurs fauteuils ont chacun leur barrière.

Aussi dans leur prison sont-ils tout déconfits.
Ah ! qu'ils voudraient, grands dieux, retourner au logis.
Oui, mais point n'est besoin d'aller quérir un buffle,
Pour affirmer, tout net, que notre homme est un mufle.
Et que penser de Crau qui s'invite à dîner,
Sans même concevoir qu'il puisse importuner ?
Puis mange tant et tant qu'il a certe une poche,
Pour contenir au moins trois gigots mis en broche :
Un nombre illimité de bouteilles de vin ;
Sans compter vingt desserts qui chargent le festin.
Mais tous les invités s'en vont le ventre vide,
Heureux s'ils ont pu boire un malheureux liquide !
Pourtant ils sont ravis d'être débarrassés
D'un être sans pudeur qui les a harassés.
Oui, mais point n'est besoin d'aller quérir un buffle,
Pour affirmer, tout net, que tel être est un mufle.
Mais le type du genre est le sieur Jean Lardon.
Crau, Mathieu, sont des saints au prix de ce barbon :
C'est qu'il a dans son sac tous les défauts des autres,
Ah ! qu'on serait heureux de l'envoyer aux peautres !
Lui qui piétinerait femme, vieillard, enfant,
Afin d'être en tous lieux toujours au premier rang ;
Lui qui dans un dîner non seulement se bourre,
Mais croit que le dessert dans la poche se fourre ;
Lui qui court attrapper un fauteuil par le bras,
Tandis que le prenait un frais minois fort las...
Oui, mais point n'est besoin d'aller quérir des buffles,
Pour affirmer, tout net, qu'il est le roi des mufles !

SONNET

—

L'AMANT D HIER

Lorsque ma chère Iris a son léger souris,
La bonté de son cœur se peint sur son visage
Et la grâce, admirant un si charmant ouvrage,
Y voltige partout à la suite des Ris.

Il donne à tout son teint le plus beau coloris,
A son front la beauté dont il a l'apanage,
A ses yeux la douceur : ils en sont tout l'image,
A sa bouche un secret qu'il ne m'a point appris.

Aussi le charme exquis de la reine des fleurs,
Vient alors se blottir sous ses fraîches couleurs,
Paré des beaux atours de la tendre jeunesse.

L'Amour s'éprend d'Iris : le lys a sa pâleur ;
Mais chérissant les traits qui lui percent le cœur,
Il chante avec Echo des hymnes d'allégresse...

SONNET

—

L'AMANT D'AUJOUR D'HUI

Pour plaire à mon Iris, pour charmer ses beaux yeux,
Je n'emprunterai point le langage des dieux,
La chanter en des vers me paraît d'un autre âge,
Et je ne suis point fait pour le marivaudage.

Conter fleurette est bien, agir est beaucoup mieux,
Pourquoi perdre en discours des moments précieux ?
Mieux vaut aller au but, dira tout homme sage,
Et laisser au passé l'amusant bavardage.

Les dieux modernes sont et l'or et les appas.
Dans leurs sentiers troublants je conduis donc mes pas :
Mais sans jamais rêver à la lune, aux étoiles.

Il faut dans notre siècle être bien de son temps.
Qui ne le serait pas lorsque l'on a vingt ans
Et qu'on voit l'avenir dépouillé de ses voiles !

BALLADE DU COMMERÇANT (1)

Richissime tu deviendras,
Dans le faible espace d'un lustre,
Et cher tes produits tu vendras,
Au client, homme sot et rustre
Qui mérite bien qu'on le frustre.
Mais comme c'est toi qui crieras,
Toi, l'homme du jour, l'homme illustre !
Jusqu'à la peau tu le tondras.

Cent choses tu fabriqueras,
Au moyen de produits chimiques.
Toi force argent tu gagneras,
Lui gagnera force coliques,
Grâces à nos scientifiques.
Mais comme c'est toi qui crieras
Contre les trafiquants cyniques,
Jusqu'à la peau tu le tondras.

Enfin les blés tu stockeras,
Pour nous rendre tous faméliques,
Et toujours tu profiteras,
En commerçant vraiment pratique,
De notre crise économique.
Et très cher ton fonds tu vendras.
Mais Dieu ! que nous serons étiques !
Je ne vois plus quoi tu tondras.

Les clients sont des sots, des rustres,
Qu'il faudra toujours que tu frustres.
Mais comme c'est toi qui crieras
Jusqu'à la peau tu les tondras.

(1) Je ne parles pas ici du petit commerçant.

SATIRE XVIII

—

L'HOMME « CIVILISÉ »

On ne peut le nier les extrêmes se touchent,
Et pourtant leurs rapports souvent nous effarouchent,
Ainsi l'homme barbare est au « civilisé »
Ce qu'un mot, une chose, est à son opposé.
Mais on prend le premier pour type du sauvage,
Car il n'a pas appris à changer de visage.
Cependant aujourd'hui le monde criminel
Se montre assurément bien des fois plus cruel.
L'homme poli d'ailleurs, tout ici-bas le crie,
Retourne, et c'est fatal, droit à la barbarie.
Et le peuple moderne y court à si grands pas
Qu'il en reste étourdi, qu'il ne s'en doute pas.
Pourtant le dieu du jour est bien l'homme barbare,
On l'imite, on le singe, on prend son port bizarre,
On aime le jazz-band, les bruits assourdissants,
Les pas précipités, les cris fous et perçants,
Les choses de travers, les vêtements baroques,
Les colliers, les anneaux, voire les pendeloques.
On va même plus loin : le nègre fait la loi,
Et tout ce qu'il nous dit est article de foi.
Danses, musiques, chants, tout devient mirifique,
Si l'auteur est un noir, surtout noir hystérique.

Et l'on se pâme alors devant mille beautés
Et de mille désirs les cœurs sont agités.
Je pouvais l'assurer, tout ici bas le crie,
Nous courons, à grands pas, droit à la barbarie.
Au point que l'idéal, pour beaucoup aujourd'hui,
Est d'être un vrai barbare et tanné comme lui.
Joséphine Backer, la belle Joséphine,
Quand elle montre son... nous apparaît divine.
Nous voudrions avoir son joli teint tanné,
Le teint, couleur de lys, n'est-il pas suranné ?
A la mer, l'an dernier, parut notre déesse,
On la porte en triomphe, on pleure d'allégresse,
On la proclame alors reine de la beauté.
On eût dit un soleil rayonnant de clarté !
L'idole méritait ce succès sur la plage,
Puisque le bon baigneur vient y vivre en sauvage ;
Puisqu'il s'y fait rôtir, qu'il s'y met presque nu ;
Puisque, comme elle, il est « nudiste » devenu.
Allons, se dit alors la belle Joséphine,
Le vieux monde est plus fou qu'on ne se l'imagine.
Et rieuse elle fit entendre un cri d'oiseau,
Et chacun d'imiter ce cri d'un art nouveau !

SATIRE XIX

—

L' « ARRIÉRÉ »

A Monsieur le Docteur de Saint Genois.

Son bon ami,
Son voisin.

Définir un tel mot cela me rend morose,
Car lorsqu'un nom est laid, bien plus laid est la chose ;
Mais qu'entends-je, grands dieux ! tout un concert de voix
Qui te donne ce nom, à toi, de Saint Genois !
L'arriéré serait donc... C'est un trait de lumière
Et je vois maintenant ce qui me reste à faire.
Mais toi, siècle fameux, fils du brillant progrès ;
Toi qui vas de l'avant, de succès en succès ;
Toi qui, par le moyen des fluides, des ondes,
Peux, en un seul instant, parler à tous les mondes :
Dis pourquoi l'homme naît de plus en plus pervers ;
Que blanc est ton endroit, mais tout noir ton envers ;
Pourquoi les filles font des pieds-de-nez aux mères,
Que les fils vont donner des crocs-en-jambe aux pères ;
Pourquoi grandit toujours le monde criminel,
Que ce monde paraît de plus en plus cruel ?
N'est-ce point que trop faible est notre arrière-garde ?

Cependant de nos mœurs elle est la sauvegarde.
Puissent tous les mortels, ami, te ressembler,
Car avec ses soldats il te faut rassembler :
Toi, digne rejeton d'une vieille famille (1)
Et toi qui ne vois pas qu'en ton sang elle brille.
Mais, crois-moi dans ce siècle il faut moins de vertu,
Et l'homme de mérite est toujours combattu.
De plus, je suis jaloux puisqu'il te le faut dire,
D'un ami si parfait que tout le monde admire.
Je veux même aujourd hui te trouver maint défaut,
Et si tu n'en as pas, t'en donner s il le faut.
Voyons... Est-il bon fils, bon époux et bon père ?
Il est là vrai modèle et cela m'exaspère.
Est-il un bon ami ? Le dit-on bon voisin ?
Il est mieux que cela, même avec son prochain.
J'y suis, comme docteur, il a la conscience... ?
Elle est trop scrupuleuse, elle est sans défaillance.
Mais alors ? Mais alors, je ne lui trouve rien,
Malgré mon parti pris, je ne le vois qu'en bien.
Il est aimable, bon, a toujours le sourire.
Il est... qu'il aille au diable afin que je respire !
Mais... c'est un « arriéré », c'est un homme en retard...
Mon bon de Saint Genois, tu n'es qu'un vrai pendard !

(1) Les comtes de Saint Genois ont joué un rôle dans l'histoire.

HYMNE AU TRAVAIL

—

LE FORGERON

L'auguste forgeron, dès qu'apparaît l'aurore,
Fait retentir les chants de l'enclume sonore.
Sous sa puissante main gémit le dur métal
Qui plie et se replie, au gré de l'idéal.
Lui, grandi par l'effort, éclatant de lumière,
Semble un héros antique entrant dans la carrière.
On dirait à le voir un descendant des dieux,
Tant son front est serein, son port majestueux.
Et son fameux marteau dont l'œuvre est si féconde
Tout en fendant les airs s'en va décrire un monde,
Et sur le dur métal frappe si fortement,
Que le spectacle alors n'est qu'un enchantement :
Tout n'est plus que beauté, que divine harmonie,
La matière est vaincue, elle est forme, elle est vie :
C'est d'abord une masse, un corps lourd et pesant ;
C'est ensuite un roseau sous le marteau pliant ;
Puis c'est l'être ébauché, l'être qui sort des limbes ;
Puis c'est l'être enfin, l'être, auréolé de nimbes.
Et les chants de l'enclume ont alors tant d'ampleur,
Qu'ils portent jusqu'aux cieux les exploits du vainqueur,
Donnent au forgeron la plus belle auréole,
Puisqu'il est du travail le plus parfait symbole.

Enclume, chante ainsi la divine Beauté,
Chante les instruments de la fécondité
Qui permettront au grain d'accomplir son mystère,
Donc aux riches moissons d'émerveiller la terre ;
Chante les instruments de la tranquille paix ;
Chante les instruments du bonheur, du progrès ;
Chante l'esprit vainqueur de l'épaisse matière
Et le travail créant la clarté, la lumière !
Par toi le ciel est pur, le monde est embelli,
Et par toi, l'homme est grand, par toi, l'homme ennobli,
Et si le monde entier répond à tes merveilles,
Il n'est plus qu'un concert, qu'un long concert d'abeilles.
Symbole du travail, gloire à toi forgeron,
Des beautés d'ici-bas, gloire au plus beau fleuron :
C'est que le forgeron dès qu'apparaît l'aurore,
Fait retentir les chants de l'enclume sonore.
Sous sa puissante main gémit le dur métal
Qui plie et se replie au gré de l'idéal.
Lui, grandi par l'effort, éclatant de lumière,
Semble un héros antique entrant dans la carrière.

SONNET

—

L'OISIF

Il traîne chaque jour une mourante vie,
On dirait à le voir qu'il attend le trépas ;
Car l'Ennui morne et sombre accompagne ses pas,
Souffle ainsi le dégoût et partant tout envie.

Cependant la nature au travail le convie :
C'est la loi de chacun, l'idéal, ici-bas ;
Il ne peut s'y soumettre : il est né las, si las,
Que sa grande fatigue aux yeux le justifie.

D'ailleurs il peut fort bien se donner un appui,
On voit combien de gens s'appuyer sur autrui ?
Enfin c'est un métier que d'être parasite.

Et le monde, dit-on, et les lois du progrès,
Et le mal qui partout prend l'oisif dans ses rets ?
Mais qu'importe le monde : il finira plus vite !

SATIRE XX

—

A DEIBLER

Oui, toi qui sais si bien faire rouler à terre,
Comme un pauvre jouet notre tête éphémère,
Crois-tu que nous puissions, tout comme Saint Denis,
La tête entre les mains marcher seuls dans Paris ?
Allons, tu veux plutôt t'amuser à la boule.
« Il est si beau de voir une tête qui roule !
Mais sur tes « raccourcis » veux-tu mon sentiment ?
Ils me paraissent tous macabre amusement.
Car depuis que tu fais rouler tête sur tête,
Le fameux revolver est-il moins trouble-fête ?
Ecoute, qu'entends-tu ? Toujours des coups de feu.
Prendre l'homme pour cible est maintenant un jeu.
Celui qui défendra le commerce des armes,
Fera mieux que l'acier, sèchera bien des larmes.
Mais remontons plutôt à la source du mal :
C'est que l'homme a perdu jusques au sens moral :
Il ne croit plus à rien, ne craint ni Dieu ni diable ;
Il fait tout à l'envers, il fait tout à la diable :
L'égoïsme est le chef, jouir, il faut jouir,
Et pour jouir souvent les balles de partir.
Peux-tu, grand justicier, détruire cette source ?
Arrête donc plutôt la terre dans sa course.

D'en haut vient le salut, il ne vient point d'en bas,
Quand sain est le cerveau, le bras ne l'est-il pas ?
Celui-là peut guérir qui dirige et gouverne,
Mais il faut qu'il dirige et non pas qu'il nous berne.
Et que veut, avant tout, ministre ou député ?
Devenir gras à lard et surtout bien renté.
Vivre fourré d'hermine est sa fière devise,
La race vaut pour lui sa première chemise.
Grave est de condamner à la peine de mort,
Se payer notre tête est, ce semble, un peu fort.
Car si l'homme coupable est et reste coupable,
Il devient on le voit plus ou moins responsable.
Dans la balance encore entre l'hérédité,
La force de l'exemple et l'état de santé,
Cent choses dont il faut faire avant tout la somme,
Si l'on veut en jugeant mériter le nom d'homme.
Mais on arrivera, je crois, plus aisément,
A compter les yeux d'or du brillant firmament.
Sans parler des erreurs de nos judiciaires
Qui font gravir, hélas ! mille et mille calvaires.
Il me faut dent pour dent, t'entends-je alors crier.
Il te faut dent pour dent ? Holà grand justicier,
C'est le débat et nous qu'ainsi tu rapetisses,
Tout en ouvrant l'entrée à combien d'injustices !
Rends plutôt Guillotine au fameux Guillotin
Et que ce couple affreux fuie en un lieu lointain.
Quoi, qu'as-tu ? tu pâlis, tu changes de visage
Et cela pour quitter l'instrument d'un autre âge ?
Enfin que penses-tu de tant d'acquittements
Qui font qu'un beau scandale éclate à tous moments ?

Et pourquoi t'amuser à trancher telle tête,
Puisque telle et telle autre est et demeure au faîte ?
Quoi ! la justice est donc règne du bon plaisir ?
C'est ainsi que les dieux préparent l'avenir !
Lorsque de nombreux fruits sont dans une corbeille,
Qu'il en est de mauvais et de couleur vermeille,
Que fait l'homme avisé pour conserver les bons ?
Il sépare aussitôt les premiers des seconds.
Eh bien ! que l'on sépare ainsi tous les coupables
Et qu'on fasse en ce but des lois inexorables.
Mais rendons Guillotine au fameux Guillotin
Et que ce couple affreux fuie en un lieu lointain.

SATIRE XXI

—

LES DIABLES DÉCHAINÉS

Les diables de l'Enfer ayant brisé leurs chaînes,
Accourent, au galop, envahir nos domaines.
Satan, l'affreux satan, au ris sardonien,
Voit le pays conquis et le croit déjà sien.
Frères, dit-il, narquois, que le diable m'emporte,
Si l'homme n'est pas fou d'en user de la sorte.
Il ne veut aujourd'hui que de l'original,
Offrons-lui donc un monde où rien ne soit banal.
Les diables, à ces mots, font entendre un fou rire
Et s'en vont, en tous lieux, exercer leur empire.
Satan qui ne veut plus tenter dans le désert,
Vole, cornes en haut, dans un café-concert.
Sur la scène on voyait de brillantes étoiles,
Et qui, tout en dansant, s'enroulaient en des voiles.
Pour les charmer il prend l'aspect d'un chevalier
Et paraît à leurs yeux, galant, superbe, altier :
O femmes, leur dit-il, jetez à tous les diables
Ces vilains oripeaux qui rendent effroyables
Les plus gracieux corps du plus sot univers :
Il faut à vos beautés la nudité des vers.
Les reines de céans, dans un transport de zèle,
Jettent à tous les vents leurs restes de pucelle,

Et voulant lui montrer combien grand est leur cœur,
Mettent à découvert jusqu'à leur as de cœur.
Mais depuis lors partout, ô force de l'exemple !
Chaque étoile terrestre offre son corps pour temple.
Enfin la mode veut qu'on montre presque tout :
Elle gagne les champs et s'infiltre partout.
Quant à ses diablotins, en croupe sur Eole,
Ils vont, la queue en l'air, pervertir chaque école,
Et, voulant tous passer pour des Parisiens,
Ils parlent aux enfants en vrais faubouriens :
« Allons, jeunes poupards, allons courbez l'échine,
« Montrez à vos pions la face pateline ;
« Allons, courbez aussi l'échine à la maison,
« Faire la chattemite est toujours de saison ».
Et les malins esprits, par mille éclats de rire,
Font germer le levain que la révolte inspire ;
Mais voyant les enfants rageurs et soucieux,
Ils prennent aussitôt le vol pour d'autres lieux.
Ils s'en vont, sans tarder, chez romanciers, filmistes,
Chez faiseurs de pamphlets, chez peintres, humoristes :
« O vous qui libérez, soufflent-ils, les cerveaux ;
« Vous qui formez des chats, non pas des souriceaux ;
« Vous qui voulez le vrai, dégagé de tout voile ;
« Que la fausse pudeur à l'œil nu se dévoile ;
« Mettez l'homme futur à même de tout voir :
« Il lui faut tout connaître, il lui faut tout savoir.
« Car il est bien fini ce vieux monde hypocrite,
« Fait d'un tas de cagots, aspergés d'eau bénite... »
Mais grâce aux diablotins, hommes sont les enfants,
Dans le chemin du Mal, ils marchent en géants,

On trouve les démons grimpés sur Notre-Dame ;
C'est qu'ils voudraient, comme eux, Paris couverts
O ville de clarté, disent-il, ô Paris, [de flamme :
Reçois des Dieux déchus les plus satanés ris.
Regarde, autour de toi, c'est sans fausse manœuvre,
Que tu vois tous les gens travailler à notre œuvre.
Mais nous voulons surtout la ville du plaisir,
Nous te sacrons donc tous reine de l'avenir.
Alors tous les démons de souffler le désordre
Et sur le plus saint lieu de danser, de se tordre.
Mais Paris maintenant n'est plus que bacchanal,
Bruits stridents et criards, tintamarre infernal,
Tout est assourdissant, vous traque et vous détraque,
Tout roule, corne, grince, éclate, crie et craque.
L'homme pour Charenton est mûr en ce milieu,
A son bel équilibre, il lui faut dire adieu.
Et s'il pouvait marcher, mais il court, mais il vole,
On dirait un vrai fou qui se prend pour Eole.
Ce rythme trépidant donne au plaisir le ton :
Musique, danse et bruit, forment pour Charenton :
Il faut jazz-band, cris fous, trépidantes folies,
Mouvement endiablés, il faut vivre des vies.
Il faut, pour s'étourdir, faire toujours plus fort.
Et, dans la course folle, aller jusqu'à la mort.

. . . .

Allons, décidément, l'homme a perdu la tête,
Et ce monde, trop vieux, à s'écrouler s'apprête.

LE JEUNE HOMME
ET LES DEUX JEUNES FILLES

Timothée a trente ans, il est malade, usé :
Il a joui de tout et de tout abusé.
Le voilà donc enfin mûr pour le mariage ;
Mais il faut être deux pour fonder un ménage,
Aussi notre perclus dit-il à ses parents
Que de lui chercher femme, il est grandement temps :
On lui présenta donc une fort belle fille
Et, ma foi, parlons net, de très bonne famille :
C'est vrai qu'elle fumait comme un sapeur-pompier ;
Qu'elle achetait son teint chez un grand boutiquier ;
Mais chacun sacrifie à l'autel de la mode
Et de s'en dispenser il est fort peu commode,
Nous assurent, en chœur, les filles d'aujourd'hui :
De l'uniformité naquit d'ailleurs l'ennui.
Elle savait aussi corriger la nature,
Et de l'homme elle avait et l'aplomb et l'allure,
Enfin elle employait un pétulant jargon :
En un mot, notre fille était un vrai garçon.
(On peut en dire autant de mille et mille femmes,
C'est le meilleur moyen de régner sur nos âmes...).
Le père dit alors, peut-être avec humour :
Ah ! c'est bien là, mon fils, un chef-d'œuvre d'amour.
Le fils fait la grimace et répond à son père :
Un peu plus de blancheur, serait mieux mon affaire.
Car je suis las de voir toujours pareils tableaux :

On dirait qu'ils sont faits par les mêmes pinceaux.
D'autant plus qu'il s'agit, père, de mariage.
Ah ! si c'était encor un simple badinage...
Mais voyez ce garçon, dit le père aussitôt,
C'est qu'il épouserait la fille de Mirtaut :
C'était la petite oie, à la grâce si pure ;
C'était le lys des champs parfumant la nature ;
C'était de la fraîcheur, du naïf, du vieux temps,
Un rayon de soleil dans un ciel sans printemps.
Quand il vit ce visage aux yeux si pleins de charmes,
Il ne put retenir la plus douce des larmes.
Voilà, s'écria-t-il, la femme qu'il me faut.
On ne saurait lui voir le plus léger défaut.

. . . .

L'homme joue ici-bas un double personnage
Et selon ses désirs, il change de visage.
Veut-il se marier ? Il cherche la blancheur.
A-t-il un autre but ? C'est une autre couleur.

LE CROYANT

(*Consolation !*)

Cessez, mon fils, cessez de verser tant de larmes
Et fermez votre cœur aux cruelles alarmes.
Quoi ! Vous pensez que tout est à jamais perdu,
Parce qu'au noir tombeau son corps est descendu ?
Insensé ! votre mère est vivante, éternelle,
Vous vivez dans ces lieux, nuit et jour, auprès d'elle,
Nuit et jour elle est là prête à vous embraser
De ce feu tout divin qu'allumait son baiser :
Elle répand sur vous l'éclat de sa lumière,
Avec vous elle aimait, avec vous elle espère,
Elle voit vos pensers, elle sent vos désirs,
Elle s'occupe encor de vos moindres soupirs.
Oui, vous ne voyez plus cette mère adorable,
Ce mystère, ô mon fils, n'est point impénétrable :
Le prisonnier voit-il la splendeur du jour pur,
Lorsqu'il est enfermé dans un cachot obscur ?
Tel est chez le mortel le sort de la pensée,
Et devant le jour pur la prison est dressée.
Vous ne sauriez donc voir la brillante clarté.
Où son être rayonne aux pieds de la beauté.
Cessez, mon fils, cessez de verser tant de larmes
Et fermez votre cœur aux cruelles alarmes.
Vous savez aujourd'hui que tout n'est pas perdu
Parce qu'au noir tombeau son corps est descendu.

L'INCROYANT

(*Désolation !*)

Oui, je comprends, mon fils, vos cruelles alarmes
Et vous ne verserez jamais assez de larmes.
Depuis qu'au noir tombeau son corps est descendu,
Il faut le confesser vous avez tout perdu.
De la revoir encor, perdez toute espérance,
La mort est le néant et non pas l'existence.
Si croire à l'autre vie est rêve consolant,
Le réel est, hélas, combien plus désolant !
Le pauvre corps humain n'est que vile matière,
De poussière il est fait, il n'est donc que poussière.
Aussi rien ne peut être au delà de la mort.
Hé quoi ! le luth brisé peut-il rendre un accord ?
La science d'un souffle, éteignant les étoiles,
Montre la vérité sans le secours de voiles.
Et fait évanouir tous ces rêves dorés
Qui berçaient nos aïeux et qui semblaient sacrés.
Aussi je sens, mon fils, vos cruelles alarmes
Et vous ne verserez jamais assez de larmes.
Depuis qu'au noir tombeau son corps est descendu,
Il faut le confesser, vous avez tout perdu.

SATIRE XXII

—

“ L'ARRIVISTE ”

Qu'est-ce que l'arriviste ? Est-il âme ou matière ?
Est-il vil animal ? Est-il vile poussière ?
Est-il... ? Mais parlons net. Il est tout et n'est rien.
Cependant il voudrait faire le monde sien.
Et son but, son seul but, est d'arriver au faîte ;
Mais, reconnaissons-le, sans se casser la tête :
Ses pieds prennent nos corps pour simple marchepié,
Ses coudes et ses mains nous chargent sans pitié.
Et si faire se peut, il épile son frère ;
Monte, sans barguigner, sur le dos de son père ;
Fait ployer sous son poids sa trop flexible sœur,
Tond jusques au pelé, tant il est né tondeur.
C'est qu'il ne brûle pas d'une céleste flamme,
Et s'il est moins qu'un corps, il n'est rien moins qu'une âme.
De cœur, il n'en a pas, ou bien il est de fer
Et pris assurément aux suppôts de l'Enfer.
« Arriver », « arriver », est son cri, son mot d'ordre,
Il tend à ce seul but : rien ne l'en fait démordre.
D'ailleurs, il est atteint d'un incurable mal
Qui ne se guérira qu'au dénouement fatal :
Mal que le savant nomme « arrivismaboulie ».
Et qui conduit, hélas ! notre homme à la folie.

Alors inconscient, mais comme illuminé,
A marcher sur nous tous il se croit condamné.
Et ce mal se répand plus vite que la peste.
Il est, à certain peuple, encore plus funeste.
Donc si tu ne veux pas du mal être infecté,
Quitte, à l'instant, ce monde et sa rapacité !

SATIRE XXIII

—

L'ENFANT

D :

Mais d'où te vient ce teint coloré par la bile ?
Elle va s'y jouer comme en pays fertile.
Ou bien Morphée a fui, dès longtemps, ta maison,
Ou bien de ta santé les veilles ont raison.
J'y suis, tu ne dois pas avoir pris ton clystère...
Aurais-tu, par hasard, perdu ta belle-mère... ?
C'est donc que tes chagrins viennent de ton métier.
Il est si difficile, hélas ! d'être rentier !
Et qu'il est dur, Grand Dieu ! pour le malheureux riche,
De perdre la moitié d'un tout petit pois chiche !

R :

Ah ! foin de tout cela, je n'y vois que des mots,
Mais moraliste, né, je pleure sur nos maux :
Je pleure sur l'enfant, sur la pauvre jeunesse,
Mais en est-il encore ? Et c'est ce qui m'oppresse.
Non, non, l'enfant n'est plus, il respire, en naissant,
Un air qui fait de lui vite un adolescent.
A treize ans, il est homme : il jure, il boit, il fume,
Il offre à cette vie, un cœur plein d'amertume.
Sus donc au sentiment, la Force est son vrai Dieu,
A l'enfant d'autrefois, nous devons dire adieu.

Devant ce nouvel être, il faut que chacun plie,
Ne lui point obéir paraît une folie.
Notre génie alors en s'ébattant s'enfuit,
Car c'est de la « Kultur » que tel être est le fruit.
Où donc est-il l'enfant qu'a chanté le poète,
Mais voici ce qu'en dit aujourd'hui ma tablette :

Lorsque l'enfant paraît tout le monde s'incline :
C'est le petit tyran qui commande et domine
Les parents assemblés.
Et les plus rudes fronts, les plus glacés, peut-être,
Obéissent du doigt à leur cher petit être,
Font les écervelés.

Aussi dès sa jeunesse, il est partout le maître,
Il insulte aux parents, à ceux qui l'ont fait naître,
Fait tout trembler chez lui.
Il veut femmes, argent, faire le tintamare,
Se griser, nuit et jour, au bruit de la fanfare,
Pour éviter l'ennui.

Il est si laid l'enfant avec son froid sourire,
Sa si mauvaise foi, son œil que rien n'attire,
Son air désabusé.
Laissant sa vue errer, sans but et sans envie,
Offrant de toute part ses ennuis à la vie
Et son être blasé !

SATIRE XXIV

—

AU SERGENT MAGINOT (1916)

Toi dont la noble ardeur se mesure à la taille,
Toi qui rêves de poudre et de folle bataille,
Toi qui prends pour vertu le nom de député,
Sais-tu ce que tu fais par tant de nouveauté ?
Tu taris pour toujours les sources d'Hippocrène
Et des fils de Phébus tu dessèches la veine.
Tout n'est plus que désert dans le sacré vallon...
Mais que vois-je, grand Dieu, dans le Palais-Bourbon ?
Calliope et ses sœurs, Calliope elle-même,
Et de l'y rencontrer la surprise est extrême.
Puisqu'on me voit, dit-elle, aujourd'hui dans ces lieux
On peut tout croire et voir sous la voûte des cieux,
Même voir députés les enfants de la gloire.
Mais qui, sans moi, saurait en garder la mémoire ?
Et qui saurait chanter ce deux fois grand guerrier
Qu'on aperçoit là-bas le front ceint de laurier :
Celui dont la vaillance et dont la noble audace
Montrèrent aux Français le pur sang de leur race.
Vous savez ses exploits Mageville et Maucort,
Sous vos murs il brava plus d'une fois la mort ;
Vous les savez aussi, vous, sombres bois des Haies
Qui vîtes l'étranger sous vos hautes futaies.

Dites comment ce chef, et vingt de ses soldats,
Livrèrent, dans ce bois, maints glorieux combats,
Quand surpris et cernés, à cause de votre ombre,
Ils se virent contraints de plier sous le nombre.
Mais quoi, les députés parlent tous à la fois,
Et, miracle étonnant, d'une commune voix :
Assez, affirments-ils, de joutes oratoires,
Il faut des Maginots, soyons de pures gloires,
Allons des discoureurs former le bataillon
Et partons tous chasser l'ennemi de Noyon.
Après un tel discours, les bravos retentirent,
Et sur Denys Cochin, Dugens et Blanc soupirent.
Depuis que l'on vota les quinze mille francs,
La Chambre ne vit point pareils épanchements...
Enfin tous les Elus, pris d'une ardeur guerrière,
En cadençant le pas, volent à la frontière.

SATIRE XXV

—

AU SÉNATEUR PIERRE LAVAL (1930)

Je chante — ô citoyens — ce fameux sénateur
Qui doit avoir le diable enfermé dans le cœur,
Et qui premier jongleur du monde politique,
Promène en se jouant son air énigmatique.
Muse, toi qui connais tous les secrets des dieux ;
Toi qui sais tout, vois tout, toi qu'on trouve en tous lieux ;
Toi qui, même en l'Eden, vis le père des hommes
Croquer à belles dents deux admirables pommes ;
Dis-nous d'où vient ce sphinx, aux regards sibyllins,
Né pour être ici-bas conducteur des humains.
Vient-il du haut des cieux, du fin fond de la terre,
De l'amont, de l'aval ? Là plane le mystère.
Mais ce que nous savons, car le diable est bien sien,
C'est qu'il s'attaquerait jusque au nœud gordien.
On sent qu'il est bâti pour « boire » les obstacles.
Oui... son rude estomac peut faire ses miracles :
Les vents ont beau mugir, Jupin a beau tonner,
Calme il suit son chemin, rien ne sait l'étonner.
Si, ses étonnements vont aux longues spirales
Que son tabac doré lance sans intervalles.
Il faut le voir conduire à la Chambre, au Sénat,
Ce que l'humble mortel appelle un grand débat.
C'est là qu'il montre bien qu'il est « buveur » d'obstacles
Et justement bâti pour faire ces miracles !
Certains, pour le juger, disent qu'il est Briand,
(Il l'est en l'occurrence, il l'est à tout moment).

Que, dans une autre vie, il l'eut même pour père,
D'où même intelligence et même caractère ;
Que le père aujourd'hui donne au fils maint conseil,
Afin qu'il soit demain Président du Conseil.
Car passera le fils où sut passer le père,
Le Temps fixera l'heure : il en fait son affaire :
D'autres, disent qu'il est fils des Arverniens,
D'origine troyenne et frère des Romains (1),
Que naturellement il marche sur leur trace :
Il a les qualités de cette antique race.
Mais ce qui me surprend, surtout d'un Sénateur,
C'est que ce possédé prétend avoir du cœur.
En vérité, je dis et je grave sur Pierre :
Que l'électeur lui jette, oui... la première pierre,
Qui n'a pas oublié les services rendus.
Des bienfaits dans sa vie en a-t-il répandus ?
Se faire aimer de tous : voilà sa politique,
Son secret n'a donc rien de machiavélique.
Si ce sont des partis que l'on divise ainsi
Dans les maisons de fous, l'on en divise aussi.
Et c'est par ce moyen qu'il est si populaire ;
Mais c'est l'œuf de Colomb : c'est extraordinaire.
Tel est — ô citoyens — ce fameux Sénateur
Qui doit avoir le diable enfermé dans le cœur.
Et qui premier jongleur du monde politique
Promène en se jouant son air énigmatique.

(1) *Arvernique ausi Latio se fingere fratres sanguine ab Iliaco populi.* — Lucain.

Cet homme politique et qui fait tant de bien dans notre région, est une des plus belles intelligences de France. J'ai prédit qu'il serait Président du Conseil, et peut-être autre chose, il y a près de vingt ans.

TABLE DES MATIÈRES

EPIGRAMMES

La jeune fille moderne 9
La belle d'aujourd'hui. 9
Sur les notaires. 10
Sur les romanciers. 10
Sur les peintres à la mode 11
Sur les poètes modernes 11
Pour les chefs de l'anticléricalisme 12
Georges Clémenceau à une petite fille 12
Le riche 13
Sur les avocats et sur les charlatans. 13
Contre les faiseurs de charades, devinettes, etc. . . 14
L'avocat-conseil 14
Aux amateurs du beau langage. 15
Nos bons députés 15
Sur la femme 16
Idem 16
Idem 16
Idem 17
Idem 17
Idem 17
Idem 18

Idem 18
Idem 19
Idem 19
Leur portrait 20
Sur Elmire 20
Sur les vieilles guenons 20
Sur une dame qui ne laisse pas d'être prise pour une demoiselle 21
Le portrait d'Elmire 21
Sur la fille d'une romancière. 21
Lisette 22
L'authoresse 22
Sur la même 22
Sur la même 23
Sur l'authoresse Huguette 23
Idem 23
Sur une grande poétesse 24
Sur le politicien 24
Sur les députés 24
Sur les socialistes 25
Sur nos gouvernants 25
Les députés modérés 25
Les députés avocats 26
Sur les soi-disant républicains 26
Notre bonne république : Les roitelets 26
Réponse de Georges Clémenceau à une dame. . . 27
L'oiseau rare 27
Sur l'homme 28
Idem 28
Idem 28
Idem 29
Contre la légion de sots qui croit faire de l'esprit . 29
Sur Crânevide 30

Le rentier 30
Le jeune époux. 30
La société 31
Le grand homme 31
Sur l'engeance humaine 32
Sur le piéton 32
Au célèbre auteur de l'Hôtel des Postes 33
Aux hommes de progrès 33
Aux partisans de l'impôt sur le revenu 34
Aux jeunes époux. 34
Sur un homme de qualité 35
Sur le dix-neuvième siècle 35
Sur le vingtième siècle 36
Sur le vingt-et-unième siècle. 36
Sur les financiers 37
Sur les boursiers et la bourse 37
Sur nos bons officiers ministériels 38
Sur les privilégiés 38
Sur les propriétaires et sur les locataires 39
Sur un époux trop aimable 39
Sur les faiseurs de réclame 40
Contre les pyrrhonniens modernes 40
Sur l'avion 41
Idem 41
Idem. 42
Sur les aviateurs 42
Sur les pacifistes 42
Sur le psychologue et sur la psychologie 43
Sur le romancier psychologue 43
Sur le psychologue 44
Sur le même 44
Sur les dieux de la philosophie 45

Sur les mêmes 45
Sur le plus grand sophiste de l'Univers 46
Idem 47
Idem 47
L'impératif catégorique 48
Sur les Docteurs 49
Idem 50
Idem 51
Idem 51
Idem 52
Idem 52
Idem 53
Idem 53
Sur Sorbon 54
Sur la Sorbonne 54
Sur les Germains 55
Boutroux et Mistral 56
Sur les penseurs 56
Sur le poète S. D. 57
Sur le même 57
Sur les écrivains modernes 58
Idem 58
Idem 59
Idem 59
Idem 60
Idem 60
Aux maîtres de l'heure 60
Sur le poète classique. 61
Idem 61
Sur nos auteurs dramatiques 61
A un partisan des vers libres 62
Nos Elus. 62
Aux gardiens de la moralité. 62

ÉPITAPHES

Pour les premières victimes du romantisme . . . 63
Pour une authoresse 63
Pour la mère aux chiens 64
Pour un grand homme 64
Pour les livres de la plupart des écrivains modernes 65
Au sauveur de la civilisation. 65

SATIRES, POÈMES, SONNETS, ETC.

Satire I : Le pédagogue 67
Satire II : Réponse du jeune pédagogue 69
Satire III : La femme. 71
Satire IV : Le contribuable 75
Les déformés. 77
Leur peinture 79
Satire V : Charlot 82
Satire VI : Le nouveau riche 85
Satire VII : Le mercantis. 87
Sonnet : Le courtier marron. 89
Satire VIII : Le philosophe 90
Dialogue entre le savant Creuzer et Edgar Quinet . 93
Satire IX : Au dieu de la « Kultur » 95
Satire X : L'homme de science. 97
La ballade de Pandore 99
Vénus sortant du sein de l'onde (Vénus antique) . 101
Vénus sortant du sein de l'onde (Vénus moderne) . 103
Satire XI : Le mannequin 105
Satire XII : La jeune fille 107
L'écrivain et le brigand 109
La vieille fille 111
Ballade de Blanche la Jolie 112

Satire XIII : Le député 113
Satire XIV : Le fretin de la politique 115
Amants de jadis 117
Amants modernes. 119
Satire XV : Le petit jeune homme 121
Satire XVI : L'homme-singe. 123
Satire XVII : Le mufle 125
Sonnet : L'amant d'hier 127
Sonnet : L'amant d'aujourd'hui. 128
Ballade du commerçant 129
Satire XVIII : L'homme civilisé. 130
Satire XIX : A M. de Saint-Genois : « L'arriéré » . 132
Hymne au travail : Le forgeron. 134
L'oisif 135
Satire XX : A Deibler. 137
Satire XXI : Les diables déchaînés 140
Satire XXII : Le jeune homme et les deux jeunes filles. 143
Le croyant (Consolation) 145
L'incroyant (Désolation) 146
Satire XXII : L'arriviste 147
Satire XXIII : L'enfant 149
Satire XXIV : Au sergent Maginot. 151
Satire XXV : Au sénateur Pierre Laval 153

1934. — Imprimerie A. CLERC. — Saint-Amand (Cher)